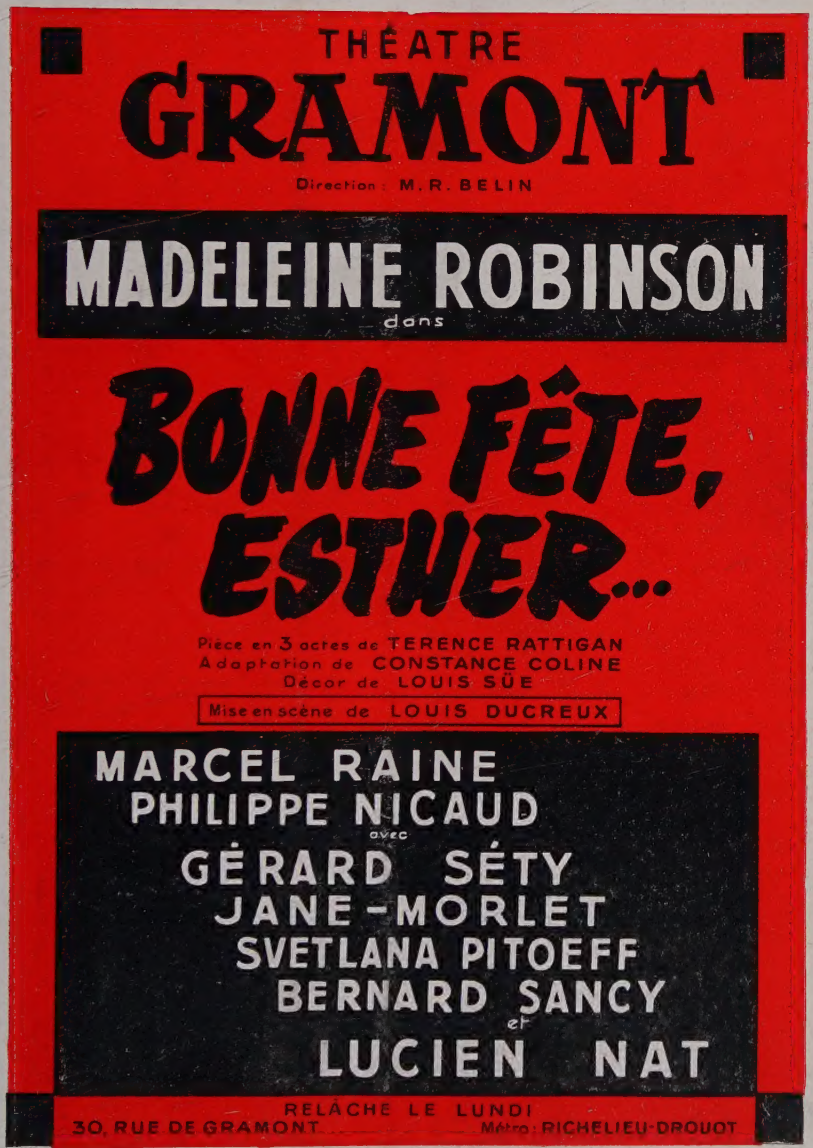
Illinois U Library

NUMÉRO 149

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE



Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Philippe — Mme Elton Esther

Mme Elton — Esth

Jackie — Freddie

1 PHILIPPE. — *Comment ferme-t-on ce tri*
(ACTE I, SCÈNE I.)

2 ESTHER. — *Il y a des jours où la pa*
néant est bien attirante. (ACTE I, SCÈN

3 FREDDIE. — *Je ne peux tout de mêm*
jouer les Roméo à longueur d'année. (AC
SCÈNE I.)

4 FREDDIE. — *Avez-vous jamais oublié sa*
(ACTE II, SCÈNE VI.)

5 FREDDIE. — *Esther, ma chérie, ce n'es*
la vraie raison. (ACTE II, SCÈNE VII.)

Collyer — Freddie — Esther

Esther — Freddie

BONNE FETE ESTHER...

Pièce en trois actes
de TERENCE RATTIGAN
Adaptation française
de CONSTANCE COLINE

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 21 octobre 1953, au Théâtre GRAMONT dans une mise en scène de LOUIS DUCREUX et un décor de LOUIS SÜE.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1953 by Constance COLINE.

Supplément au N° 408 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

Philippe ..... *Gérard SETY*

M^me^ Elton ..... *JANE-MORLET*

Anne ..... *Svetlana PITOEFF*

Miller ..... *Marcel RAINE*

Esther ..... *Madeleine ROBINSON*

Sir William Collyer ..... *Lucien NAT*

Freddy Page ..... *Philippe NICAUD*

Jackie ..... *Bernard SANCY*

ACTE PREMIER

De nos jours à Londres, dans une pension de famille sérieuse pour petits bourgeois déclassés. La scène représente alon d'un appartement meublé dans le Nord-Ouest de Londres (qui correspond comme élégance à nos Batignolles). une grande pièce située au premier étage d'un grand et triste hôtel particulier, coupé en appartements meublés depuis uerre de 1914-1918. Mais, en dépit des proportions nobles de la pièce, il y règne une ambiance de pauvreté et de e, accentuée par le fait que, comme tout le voisinage, c'est un quartier qui, de toute évidence, a dégringolé l'échelle le. Téléphone, matériel de peintre, toiles accrochées à la diable sur les murs, ne cadrant nullement avec le mobilier. Mur fond : porte au milieu donnant sur le palier ; à droite, cloison visiblement rajoutée depuis la transformation lieux, derrière laquelle se trouve une kitchenette avec compteur à gaz automatique apparent. Mur cour : fenêtre dont, noment où le rideau se lève, les doubles rideaux sont fermés. Mur jardin : cheminée devant laquelle on a placé un réchaud à gaz genre faux feu de bois. Au fond, porte sous tenture donnant sur la chambre à coucher.

r le sol, devant la cheminée, gît, à peine ble à cause de l'obscurité ambiante, Esther yer, la tête couverte d'une écharpe, très de la source de gaz.

orsque le rideau se lève, on distingue à e le décor et la femme, mais on entend voix de l'extérieur... Un homme, Philippe, elle une femme : Mme Elton.

SCENE PREMIERE

HILIPPE, Mme ELTON, ANNE, ESTHER.

Mme Elton et Philippe d'abord à la cantonade, puis en scène.

ILIPPE, *à la cantonade.* — Madame Elton, ame Elton...

me ELTON, *à la cantonade.* — Oui, monsieur ch...

ILIPPE, *à la cantonade.* — Je crois que ient d'ici.

me ELTON, *à la cantonade.* — Du numéro ? Je monte...

Il y a un silence, puis une autre voix extérieure se fait entendre, de plus loin.

NE, *à la cantonade.* — Qu'est ce qui se e ?

ILIPPE, *à la cantonade.* — Une fuite de chérie, surtout n'allume rien, ni allumette, riquet...

NE, *à la cantonade.* — En tout cas, ça ne pas de chez nous... Ça, j'en suis sûre.

ILIPPE. — Non, ça vient du numéro trois.

Coups frappés à la porte de droite.

e ELTON, *appelant de l'extérieur.* — ieur Page... Madame Page... (*Aucune réponse ne venant de la scène.*)... Tant pis ! J'entre, j'ai le passe... (*Elle ouvre.*) Pouah ! Ça vient sûrement d'ici. Ils ont laissé un robinet ouvert... En voilà du gaspillage...

Elle entre.

PHILIPPE. — Prenez garde, madame Elton, mettez votre mouchoir devant votre bouche !

Mme ELTON. — Oh ! Ce n'est pas si grave que ça. Ça doit venir de la cuisine. *(Elle va vers la fenêtre, tire les rideaux et ouvre la croisée.)* Je parie qu'il a encore laissé son réchaud ouvert. Il rentre toutes les nuits plus ou moins dans le cirage. Un type à faire sauter toute la baraque... C'est moi qui vous le dis...

Tout en grommelant, elle s'est dirigée vers la porte de la cuisine, qu'elle ouvre, et disparaît derrière. Pendant ce temps, Philippe est entré sur la scène et a découvert le corps d'Esther, couché par terre.

PHILIPPE. — Oh, mon Dieu ! *(Il se précipite vers la cuisine.)* Madame Elton...

Mme Elton émerge de la cuisine.

Mme ELTON. — Ça ne vient pas d'ici...

PHILIPPE. — Madame Elton, allez vite chercher un médecin ou appelez les pompiers...

Il soulève la tête d'Esther, qu'il appuie contre une chaise, et la débarrasse de son écharpe.

Mme ELTON. — Seigneur !...

PHILIPPE, *tripotant le foyer à gaz.* — Comment ferme-t-on ce truc-là ?

Mme ELTON, *à Esther.* — Madame Page...

Madame Page... *(Elle prend la main d'Esther.)* Mais elle n'est pas morte...

PHILIPPE. — Non, je ne crois pas. *(S'acharnant sur le foyer :)* Mais, bon Dieu ! comment ferme-t-on ce truc-là, je n'y arrive pas.

Mme ELTON. — Laissez-moi faire... Il est est fermé... *(Elle tripote le robinet.)* Il n'était pas ouvert...

PHILIPPE. — Pourtant, il a dû l'être...

Mme ELTON. — Alors, ça vient du compteur... Peut-être qu'elle n'a pas pensé au compteur...

PHILIPPE. — Il est automatique, comme le nôtre ?

Mme ELTON. — Bien sûr, ces engins-là, c'est des merveilles. Pas d'argent dans la boîte, pas de gaz. Comme ça, on est tranquille. Elle a dû oublier de le recharger...

PHILIPPE. — Eh bien ! c'est encore une chance... Aidez-moi à la porter près de la fenêtre. Prenez-la par les pieds.

Mme ELTON. — Pauvre femme ! On n'a pas idée de faire une chose pareille... Qu'est-ce qui a pu la pousser à ça ?

Philippe soutient Esther par les épaules. On s'aperçoit que sa robe de chambre est toute froissée. Mme Elton lui prend les pieds, Philippe les épaules et ils la portent vers la fenêtre.

PHILIPPE. — On va l'installer dans le fauteuil. Il vaut mieux lui tourner la figure vers la fenêtre. Comme ceci...

Mme ELTON. — Cette histoire va nous amener la police... Depuis vingt-trois ans que M. Elton et moi sommes dans cette maison, nous n'avons jamais eu d'embêtement... et maintenant Mme Page...

Philippe et Mme Elton rehaussent Esther dans son fauteuil. Anne, la jeune femme de Philippe, visiblement secrétaire de son métier, s'encadre dans la porte palière.

ANNE, *de la porte.* — Philippe, tu es là ?

PHILIPPE. — Oui. N'entre pas.

ANNE. — Nous allons être en retard au bureau...

PHILIPPE. — Vas-y sans moi. Tu leur diras que j'arriverai aussitôt que possible.

Elle entre.

ANNE. — Qu'est-ce qui se passe ?

PHILIPPE, *furieux.* — Je t'ai dit de ne pas entrer...

Anne voit Esther et se précipite vers elle.

ANNE. — Le gaz ?

PHILIPPE, *étonné du calme de sa femme.* — Oui...

ANNE. — Elle respire.

PHILIPPE. — Quel est le médecin le plus proche ?

Mme ELTON. — Le docteur Brown... Ah ! m il est en vacances. Il y a M. Miller, je vais chercher...

ANNE. — Le M. Miller du quatrième ?

Mme ELTON. — Oui.

ANNE. — Mais, il n'est pas médecin !

Mme Elton est sortie et appelle sur palier.

Mme ELTON. — Monsieur Miller... Monsi Miller...

ANNE, *à Philippe.* — Elle est complètem folle, M. Miller n'est pas médecin...

Philippe est retourné près du foyer e ramassé quelque chose.

PHILIPPE, *montrant un tube d'aspirine.* Regarde... de l'aspirine. Le tube est vide.

ANNE. — Bon Dieu !

PHILIPPE, *montrant un verre.* — Voilà verre, elle les a avalés ici.

ANNE. — Elle a dû essayer de se drogu avant d'ouvrir le gaz...

PHILIPPE. — Le robinet du gaz était fern La valve a dû jouer automatiquement. E n'a sans doute pas pensé à remettre un shilli dans le compteur avant de...

ANNE. — Eh bien ! on peut dire que c' un miracle... Elle en a peut-être respiré t peu... Où est son mari ?

PHILIPPE. — Je ne sais pas. *(Il va ouvrir porte de la chambre.)* Le lit n'a pas été défa

ANNE. — Il faut absolument le trouver.

PHILIPPE. — Oui, mais comment ?

ANNE. — Elle ouvre les yeux. *(Ils s' prochent d'Esther.)* Madame Page... Mada Page...

ESTHER, *dans un murmure.* — C'est fi Freddy. C'est fini...

PHILIPPE. — Madame Page, tout va bie tout va très bien maintenant...

ESTHER. — Si seulement tu voulais co prendre. Le bonheur... c'est comme dormi Freddy, dormir... Tu dois comprendr Excuse ma mauvaise écriture... Pauv Freddy, pauvre petit chéri...

Elle gémit un peu, comme dans mauvais rêve, ferme les yeux et seco la tête.

ANNE. — Ne vous tourmentez pas, mada Page, vous êtes entourée d'amis...

SCENE II

LES MÊMES, PLUS MILLER.

M. Miller, pas rasé, vêtu d'une robe chambre sordide, entre en toute hâ suivi de Mme Elton. C'est un hom d'une cinquantaine d'années. Il pa avec un très léger accent d'Euro centrale. Il porte une boîte d'i truments, il se dirige vers le faute

d'Esther et pousse Anne et Philippe assez brutalement. Il examine Esther avec soin, douceur et rapidité, d'une manière tout à fait professionnelle.

ANNE. — Elle est revenue à elle, il y a ielques minutes. Elle a dit quelques mots. le parlait de Freddy et elle a dit quelque ose à propos du bonheur de dormir...

PHILIPPE. — Elle a parlé aussi d'une mauise écriture...

ANNE. — C'était : « Excuse ma mauvaise riture. »

PHILIPPE. — Je n'ai pas entendu le mot excuse ». Seulement les mots « mauvaise riture ». J'ai trouvé ça.

MILLER. — Je vous en prie, madame. *hilippe montre le tube d'aspirine vide. ller le met dans sa poche et tout à coup met à gifler Esther à toute volée. Elle ouvre s yeux étonnés et Miller lui présente le tube spirine.)* Combien ? *(Esther referme les ux. Miller la regifle.)* Combien ?

ESTHER, *très clairement.* — Douze.

Elle referme les yeux.

MILLER, *à Mme Elton.* — Aidez-moi. Où est chambre ?

Mme ELTON, *montrant la porte.* — Là.

MILLER. — Aidez-moi.

Philippe prend Esther à bras le corps et la porte dans sa chambre.

PHILIPPE. — Je vais la porter sur son lit.

MILLER, *à Mme Elton.* — Madame Elton, je udrais un verre d'eau chaude, s'il vous ît.

Mme ELTON. — Oui, tout de suite.

Philippe porte la boîte d'instruments dans la chambre dont il ressort aussitôt. Mme Elton va à la cuisine.

PHILIPPE, *à Anne.* — Chérie, tu ferais mieux ller au bureau. Aucune importance que i je sois en retard, mais, pour toi, c'est bêtant...

ANNE. — Ils comprendront !... Il n'y a iais beaucoup de courrier le lundi matin, après tout, un suicide, ça n'arrive pas tous jours.

PHILIPPE, *désignant la porte.* — Il a l'air de connaître... Espérons qu'elle en sortira.

ANNE. — Pauvre créature !... Je me demande qui a pu la pousser à ça. Dis-moi, c'est mari, Freddy ?

PHILIPPE. — Oui, je crois. Il me semble oir vu en bas des lettres adressées à M. déric Page.

ANNE. — Il n'est pas sympathique... Il a dû plaquer...

PHILIPPE. — Elle a dit : « Pauvre petit ri. » A priori, ça ne semble pas s'appliquer n homme qui l'aurait laissée tomber.

NNE. — Alors pourquoi n'est-il pas là ?

HILIPPE. — Tu sais, les maris font quelquefois des voyages d'affaires sans emmener leur femme...

Mme Elton ressort de la cuisine avec son verre d'eau bouillante.

ANNE. — Est-ce que je peux vous aider ? *(Mme Elton disparaît dans la chambre pendant qu'Anne continue à fureter. Elle tombe en arrêt devant quelque chose et ramasse un papier sur la cheminée, glissé derrière la pendule.)* Voilà... Il fallait s'y attendre.

PHILIPPE. — Quoi ?

ANNE, *montrant une lettre.* — Une lettre d'adieu. Nous aurions dû y penser.

PHILIPPE. — A qui est-elle adressée ?

ANNE. — Ecrit au crayon... A Freddy... C'est à peine lisible...

PHILIPPE. — Elle a parlé de mauvaise écriture, elle avait probablement déjà avalé son aspirine...

ANNE. — On l'ouvre ?

PHILIPPE. — Non. Il vaut mieux la remettre telle quelle à la police...

ANNE. — La police ? Oh, chéri !

PHILIPPE. — Il est de notre devoir de la prévenir.

Anne remet la lettre où elle l'a trouvée.

ANNE. — C'est une sale histoire, parce qu'enfin il y a eu tentative de suicide... Devant la loi, c'est un crime...

PHILIPPE. — Ce n'est pas le moment de discuter de ça...

ANNE. — Si, parce que, si tu préviens la police, ça va entraîner une cascade d'embêtements pour elle et pour les autres. Je me demande si elle y a pensé quand elle s'est décidée... Il va falloir témoigner...

PHILIPPE. — S'il y a enquête, évidemment. Espérons qu'il n'y aura pas d'enquête.

ANNE. — Et on va l'interroger, fouiller sa vie privée ?

PHILIPPE. — Oui.

ANNE. — Tu ferais peut-être mieux de ne pas appeler la police. En tout cas, pas tout de suite...

PHILIPPE. — Mais il faut tout de même prévenir quelqu'un. Si seulement son mari pouvait revenir... Sa lettre prouve qu'il ne l'a pas quittée... Elle l'attendait... Remets-la à sa place... Exactement où tu l'as trouvée.

ANNE. — C'est fait.

PHILIPPE. — On n'en voyait qu'un petit bout... elle dépassait à peine de la pendule. *(Anne arrange la lettre comme indiqué. Mme Elton sort de la chambre.)* Comment est-elle ?

Mme ELTON. — Il ne m'a rien dit, mais elle a l'air mieux. Il lui a fait une piqûre qui l'a fait vomir. Maintenant il faut que je lui prépare du café. *(Elle entre dans la cuisine. A la cantonade :)* Ah bien ! il y en a du froid ici, je vais le réchauffer.

PHILIPPE, *la suivant.* — Madame Elton, ma

femme et moi pensons qu'il faudrait prévenir son mari. Savez-vous où le joindre ?

Mme Elton, *revenant.* — Pas la moindre idée, monsieur Welsch.

Philippe. — Il s'absente souvent ?

Mme Elton. — Jamais plus d'une nuit.

Philippe. — Qu'est-ce qu'il fait ?

Mme Elton. — Je ne sais pas. Je crois qu'il n'a pas d'emploi régulier. Souvent il passe toute la journée ici... Il a quelque chose à faire avec les avions, ou du moins, c'est ce qu'il faisait autrefois...

Philippe. — Il en vend ?

Mme Elton. — Non, il vole. Pilote d'essai... C'est comme ça que ça s'appelle ?

Philippe. — Oui. Vous ne savez pas pour quelle compagnie ?

Mme Elton. — Non. Et puis, il me semble qu'il a été liquidé le mois dernier.

Elle retourne à la cuisine.

Anne. — Elle doit tout de même avoir de la famille...

Philippe. — Oui. *(Il retourne à la cuisine. A Mme Elton :)* Madame Elton, savez-vous si Mme Page a de la famille à Londres ?

Mme Elton revient sur scène.

Mme Elton. — Non, je ne sais pas.

Philippe. — Lui connaissez-vous des amis ? Vous a-t-elle jamais parlé de ses relations ?

Mme Elton. — Non. Elle est très renfermée.

Philippe. — Elle recevait bien des visites pourtant ?

Mme Elton. — Très peu, et c'est toujours lui qu'on demandait. Jamais elle.

Philippe. — Comment s'appelaient les gens qui le demandaient ?

Mme Elton. — Je ne me rappelle pas.

Philippe. — Essayez de vous souvenir, madame Elton. C'est très important.

Mme Elton. — Je suis désolée. Je ne me rappelle rien ; ça doit être l'émotion.

Philippe. — Oui, bien sûr. Mais essayez tout de même de trouver quelqu'un de son entourage avec qui nous puissions entrer en contact.

Anne. — Elle n'a ni avocat, ni banquier ?

Silence. Mme Elton réfléchit.

Mme Elton, *après mûre réflexion.* — Il y a bien son mari...

Philippe. — Je sais, mais ni vous ni moi ne savons où le joindre. Alors...

Mme Elton. — Je ne voulais pas dire... Non, je ne vois personne.

Anne. — Qu'est-ce que ça veut dire : « Il y a son mari » ? M. Page n'est pas son mari ?

Philippe. — Comment s'appelle-t-elle vraiment ?

Mme Elton. — Je n'ai rien dit.

Philippe. — Ecoutez, madame Elton, si la police met son nez dans cette affaire, tout sera découvert. Je ne vous demande pas de me confier ce que vous voulez taire, mais crois que, si vous connaissez son vrai ma vous devriez au plus tôt le prévenir de ce s'est passé.

Mme Elton. — Je ne connais pas son v mari et j'ai juré de ne jamais rien dire. T est venu de ce qu'elle a perdu un jour sa ca d'identité et que je l'ai retrouvée, alors e m'a tout raconté, très simplement. Comm elle n'avait pas réussi à obtenir son divor Elle pensait, pauvre agneau, que M. Elton voudrait pas la garder ici parce qu'elle ét en situation irrégulière. Elle emballait d ses affaires. Je lui ai dit de rester tranquil Comme si j'étais allée raconter son histo à M. Elton... Ça ne le regarde pas, pas p que moi, ni personne...

Elle retourne dans la cuisine.

Anne. — Je suis sûre que j'ai rais Philippe. Ce Page l'a plaquée et elle personne à qui se raccrocher. Elle doit ê brouillée avec sa famille et ses amis l'o probablement lâchée.

Mme Elton reparaît avec une tasse sur plateau.

Mme Elton. — Vous croyez vraiment q je devrais prévenir le mari ?

Philippe. — Je suis convaincu que c'est seule chose à faire.

Mme Elton. — Si vous vous en chargez, suis d'accord. Il s'appelle Collyer. *(Épelant* C-o-l-l-y-e-r. Son nom est très souvent da les journaux, elle me l'a montré une fois. l'appelle le procureur Collyer, il doit do être quelqu'un dans la justice.

Philippe. — Sir William Collyer ?

Mme Elton. — Oui, c'est ça ! Willi Collyer.

Elle sort.

Philippe. — Diable !

Anne. — Ça ne te fait pas peur de té phoner à un procureur général ?

Philippe. — Peur ? Pourquoi ?

Il regarde dans l'annuaire.

Anne. — En tout cas, ne lui dis pas que travailles au ministère de la Justice...

Philippe, *regardant l'heure.* — Neuf heu et quart. Il doit être encore chez lui. Voi Collyer William. Il y en a deux, mais premier est banquier. C'est donc l'autre... *fait un numéro.)* Allô ! Sir William Collye J'ai des nouvelles graves à vous donner. Vot femme a eu un accident... Difficile à expliqu par téléphone... Si vous insistez... Tentati d'empoisonnement par le... le gaz... N Seulement très malade... Elle ignore que vous ai prévenu... Non, il n'est pas là... villa Veybridge... Oui. Appartement n° 3, premier étage, vous trouverez la porte d'entr ouverte... Oui, il y a un médecin... Enfin,

y a quelqu'un qui fait le nécessaire... D'accord. *(Il raccroche.)* Il vient tout de suite.

ANNE. — Il avait l'air ému ?

PHILIPPE. — Je ne sais pas. Il a demandé si Page était là. *(Entre Mme Elton.)* Je lui ai éléphoné. Il va venir.

Mme ELTON. — J'espère que nous n'avons pas fait de gaffe.

ANNE. — Moi aussi.

PHILIPPE. — Comment est-elle ?

Mme ELTON. — Elle est assise. Elle boit son café tranquillement. Elle est encore très faible.

ANNE. — Est-ce qu'on ne ferait pas mieux d'appeler un vrai docteur ?

Mme ELTON. — J'ai bien plus confiance en M. Miller qu'en n'importe quel vrai docteur. Il a mieux soigné mon mari que tous les spécialistes à cinq livres la consultation...

ANNE. — Comment va-t-il, votre mari ?

Mme ELTON. — Mieux. Si le temps n'était pas aussi humide, il irait bien. Ses rhumatismes le tourmentent. J'ai passé la nuit debout à lui arranger ses oreillers. Ah ! mon Dieu, quelle histoire. Du coup, j'en ai oublié le petit déjeuner du 6 et je n'ai pas encore fait mon vestibule. Appelez-moi si on a besoin de moi... *(Miller sort de la chambre.)* Avez-vous encore besoin de moi, monsieur Miller ?

MILLER. — Non, merci, madame Elton.

Mme ELTON. — Je laisse la porte ouverte.

Elle sort.

MILLER, *à Philippe.* — Auriez-vous une cigarette, s'il vous plaît ?

PHILIPPE. — Bien sûr. *(Il lui en tend une et l'allume. Il se présente.)* Mon nom est Welsch. J'habite au-dessus, au numéro 5. Permettez-moi de vous présenter à ma femme.

Miller salue Anne.

MILLER. — Vous êtes une amie de Mme Page ?

ANNE. — Non. C'est mon mari qui a découvert Mme Page ici, et je suis venue voir si je pouvais être utile.

MILLER. — Il n'y a rien à faire.

ANNE. — Vous voulez dire... quelle est perdue ?

MILLER. — Au contraire.

PHILIPPE. — Elle va se remettre ?

MILLER. — Douze comprimés d'aspirine n'ont jamais tué personne, et ses symptômes d'intoxication sont très légers... Elle a dû respirer fort peu de gaz.

PHILIPPE. — Il est heureux que le compteur n'ait pas été provisionné.

MILLER. — Oui. Elle ne pouvait pas mieux rater son coup. Il faut que je remonte chez moi. Il n'y a plus aucune raison pour que vous perdiez votre temps ici. Au revoir.

ANNE. — Elle est vraiment tirée d'affaire ?

MILLER. — Je vous l'ai dit. Vingt-quatre heures de lit, et elle sera tout à fait d'aplomb.

ANNE. — Son corps... mais son esprit ?

MILLER, *amusé.* — Vous faites une distinction entre les deux ? Son esprit est parfaitement sain. Elle ne présente aucun symptôme de névrose. Rien qui puisse justifier l'intervention d'un psychiatre.

ANNE. — Enfin, elle a tout de même essayé de se suicider...

MILLER. — On dirait.

ANNE. — Qu'est-ce qui a pu la pousser à ça ?

MILLER. — Sans doute avait-elle envie de mourir...

PHILIPPE. — Elle ne va pas recommencer, docteur ?

MILLER. — Je ne suis pas docteur.

PHILIPPE. — Ah ! bon ! Alors, vous ne craignez pas qu'elle recommence ?

MILLER. — Je ne suis pas non plus prophète. En fait, je me débrouille à peu près dans la vie en utilisant la prétention des autres à la prophétie... Si, pour une fois, vous voulez que je joue les pythonisses, je vous dirai que vraisemblablement elle recommencera, et très bientôt.

ANNE, *indignée.* — Il n'y a rien à faire pour l'en empêcher ?

MILLER, *secouant la tête.* — Non.

Il sort.

PHILIPPE. — Quelle brute !

ANNE. — Il est toqué, cet homme ! Je suis sûre qu'il est toqué. Il a essayé de nous épater avec ses histoires de psychiatrie et de névrose... Cette femme est malade et a besoin d'être surveillée...

SCENE III

PHILIPPE, ANNE, ESTHER.

La porte de la chambre s'ouvre et Esther entre, vêtue de la même robe de chambre, mais coiffée et maquillée. On s'aperçoit qu'elle a dépassé la trentaine et qu'elle est assez charmante tout en n'étant pas une beauté.

ANNE. — Oh ! Vous feriez mieux de rester couchée ! Non ?

ESTHER. — Je suis venue chercher une cigarette. J'en avais un paquet hier soir...

PHILIPPE. — Prenez une des miennes.

Il lui en offre.

ESTHER. — Non, pourquoi prendre les vôtres ? J'en ai rapporté un paquet hier soir. Ah, le voilà. *(Elle en prend une. Philippe la lui allume.)* Merci. Vous êtes monsieur Welsch ? Je vous ai déjà rencontré, n'est-ce pas ?

PHILIPPE. — Oui, en effet...

ESTHER. — Madame Welsch sans doute ?

ANNE. — Oui.

ESTHER. — Excusez-moi, je me sens encore un peu bizarre.

Elle s'assied.

ANNE. — Vous seriez mieux dans votre lit.

ESTHER. — J'en ai assez de mon lit. J'y étouffe.

PHILIPPE. — Savez-vous que vous avez été très malade ?

ESTHER. — N'exagérons rien, juste un peu mal fichue, par maladresse. Je suis désolée de vous avoir dérangés pour rien.

PHILIPPE *et* ANNE. — Aucune importance. Mais pensez donc...

ESTHER. — Je me demande comment ça a pu se passer. Je suis allée seule au cinéma, et, quand je suis rentrée, j'ai trouvé la pièce un peu humide. J'ai ouvert le gaz pour allumer le poêle et après, comme on le dit dans les mauvais romans, je ne me souviens plus de rien. Sans doute n'ai-je pas trouvé les allumettes et ai-je été incommodée par l'odeur.

ANNE. — Vous avez de la chance que le robinet se soit refermé ! Il n'y avait probablement plus de provision au compteur...

ESTHER. — Le compteur ?

PHILIPPE. — Oui. Votre compteur était à bout de course... Vous n'avez respiré que ce qui restait dans les tuyaux...

ESTHER. — Ah, je comprends !... *(Un silence.)* Oui, j'ai eu de la chance.

Elle s'assied sur une chaise et ferme les yeux.

ANNE. — Comment vous sentez-vous ?

ESTHER. — Parfaitement bien. Merci.

ANNE. — Vous ne croyez pas qu'un vrai médecin ?

ESTHER. — Mais j'en ai vu un.

ANNE. — Miller ? Il est employé chez un bookmaker ou quelque chose comme ça. Il fait de la médecine en amateur.

ESTHER. — Curieux violon d'Ingres pour un employé de bookmaker. Richement efficace, en tout cas ! Mais je vous empêche de faire ce que vous avez à faire. Il n'y a vraiment plus de raison de perdre votre temps avec moi. Vous avez été très gentils.

PHILIPPE, *très gêné.* — Je dois vous avouer, madame, que...

Esther regarde autour d'elle.

ANNE. — Vous cherchez quelque chose ?

ESTHER. — Oui, j'ai laissé traîner une lettre quelque part.

Anne va à la cheminée et prend la lettre derrière la pendule.

ANNE. — Celle-là ?

ESTHER. — Oui, c'est ça. *(Elle la met dans la poche de sa robe de chambre. A Philippe :)* Qu'est-ce que vous disiez ?

PHILIPPE. — J'ai peur que vous ne soyiez furieuse contre moi.

ESTHER. — Furieuse ?... Pourquoi ça ?

PHILIPPE. — Voilà. Quand nous vous avons trouvée ici, ce matin, vous paraissiez très malade. En fait, vous paraissiez mourante *(Silence. Esther ne dit rien.)* M. Page n'était pas là et nous ne savions pas où le prévenir

ESTHER. — Vous auriez pu me le demander il est à l'Hôtel Royal, à Sunningdale.

ANNE. — Vous l'attendez ce matin ?

ESTHER. — Non. Il joue au golf. Tous les week-ends je suis abandonnée pour le golf c'est affreux. *(Elle sourit à Philippe.)* Et alors ?

PHILIPPE, *de plus en plus gêné.* — Eh bien j'ai considéré de mon devoir de prévenir quelqu'un. Nous ne savions pas où joindre vos parents.

ESTHER, — Ils sont morts.

PHILIPPE. — Ou l'un de vos amis... Alors j'ai pris sur moi de prévenir sir William Collyer.

Silence. Esther se lève et va jeter sa cigarette.

ESTHER. — Que lui avez-vous dit exactement ?

PHILIPPE. — Que vous aviez eu un accident.

ESTHER. — Vous lui avez donné mon adresse ?

PHILIPPE. — Oui. Et il va venir.

ESTHER. — Quand ?

PHILIPPE. — Il a dit : tout de suite. *(Esther regarde la chambre comme si elle songeait à s'enfuir.)* Je suis navré d'avoir commis un impair, mais je ne pouvais pas savoir...

ESTHER. — Non, évidemment.

ANNE. — C'est moi la responsable. C'est moi qui ai persuadé Philippe d'alerter votre mari, lady Collyer.

ESTHER. — Je vous prie de ne pas m'appeler lady Collyer.

ANNE. — Pardon.

ESTHER. — C'est Mme Elton qui vous a mis au courant ?

PHILIPPE. — Oui, mais je puis vous garantir la discrétion absolue de ma femme et la mienne, en ce qui concerne votre secret...

ESTHER. — Mon coupable secret ? C'est très gentil à vous...

PHILIPPE, *assez vexé.* — Nous allons vous laisser. Viens, Anne...

ESTHER, *avec contrainte.* — Au revoir. Vous avez tous les deux été très bons pour moi, et je vous en remercie.

PHILIPPE. — Il n'y a pas de quoi. Si jamais nous pouvons vous être utiles, nous sommes à votre disposition.

ESTHER. — Ah oui ! Justement, vous pouvez faire quelque chose pour moi, quelque chose de très important : ne parler à personne de ce ridicule accident... à personne, vous m'entendez ?

PHILIPPE. — D'accord.

ESTHER. — Vous connaissez mon... M. Page ?

PHILIPPE. — De vue...

ESTHER. — Eh bien ! si vous le rencontrez, soyez particulièrement discret vis-à-vis de lui. Ce n'est pas la peine de l'inquiéter inutilement.

PHILIPPE. — Nous ne dirons rien. C'est promis.

ESTHER. — Merci. Au revoir.

PHILIPPE. — Au revoir, madame.

ANNE. — Au revoir, madame Page.

Ils sortent. Esther va sur le palier et appelle.

SCENE IV

ESTHER *seule, puis avec* Mme ELTON.

ESTHER. — Madame Elton, madame Elton.

Mme ELTON, *à la cantonade.* — J'arrive. *(Elle entre.)* Vous êtes levée ? Ce n'est pas très prudent...

ESTHER. — Madame Elton, si sir William vient, je ne veux pas le voir.

Mme ELTON. — Vous savez... J'ai lâché le morceau malgré moi...

ESTHER. — Oui, je sais.

Mme ELTON. — Et qu'est-ce que je vais lui dire ?

ESTHER. — Ce que vous voudrez, mais je ne veux pas le voir.

Mme ELTON. — Je comprends. Encore un peu de café ?

ESTHER. — Non, merci. Je n'ai besoin de rien.

Mme ELTON. — Quand M. Page rentrera-t-il ?

ESTHER. — Je ne sais pas. Probablement dans la soirée...

Mme ELTON. — Voulez-vous que je vous tienne compagnie jusqu'à son retour ? J'ai presque fini mon ménage...

ESTHER. — C'est très gentil à vous, mais je préfère être seule.

Mme ELTON, *doutant.* — Vous êtes sûre ?

ESTHER. — Oui, vous pouvez avoir confiance en moi.

Mme ELTON. — Oh ! je ne parlais pas de ça...

ESTHER. — Vraiment ?

Mme ELTON, *furieuse.* — Quel démon vous a poussée à commettre un acte aussi horrible ?

ESTHER, *les yeux fermés.* — Satan lui-même probablement...

Mme ELTON. — Ça m'en a tout l'air... Vous êtes croyante ?

ESTHER, *fatiguée.* — Ça dépend des jours. Entre votre Satan et la paix du néant, il n'y a pas beaucoup de marge, et il y a des jours où la paix du néant est bien attirante... Elle était terriblement hier soir.

Mme ELTON. — Je ne peux pas comprendre ça. Vous n'êtes pas mauvaise et pourtant... Votre geste d'hier soir est lâche et cruel... Une supposition que ce soit M. Page qu'on ait trouvé ici, couché tout de son long, par terre, ce matin, à votre place, qu'est-ce que vous auriez pensé ?

ESTHER. — J'aurais été très étonnée.

Mme ELTON. — Et rien de plus ?

ESTHER. — Oh si ! Beaucoup plus. Tout un univers en plus. *(Avec un sourire feint :)* Mais il n'est pas ici, il joue au golf tout simplement. *(Silence.)* Et, quand il rentrera du golf, il ne doit rien savoir de ce qui s'est passé cette nuit. Vous m'entendez, madame Elton, rien.

Mme ELTON. — Si c'est ce que vous souhaitez...

ESTHER. — Oui, c'est ce que je souhaite.

Silence.

Mme ELTON. — Dites-moi, ce n'est pas pour une question d'argent ?

ESTHER. — Non, ce n'est pas pour une question d'argent.

Mme ELTON. — Parce que, si c'était ça, je voulais vous dire que, pour le loyer...

ESTHER. — C'est très généreux à vous, madame Elton, et je vous suis très reconnaissante de votre geste, mais je ne pourrais pas l'accepter. Je sais que nous vous devons un mois, mais je vous payerai sûrement dans un jour ou deux. Un amateur voudrait m'acheter ces deux tableaux.

Elle montre deux toiles, deux toiles d'elle accrochées au mur, non encadrées.

Mme ELTON. — Ah ! Ils sont très beaux. *(En désignant un :)* C'est un port ?

ESTHER. — C'est le port de Douvres...

Mme ELTON. — Ah oui ! bien sûr. On le voit tout de suite. C'est très joli. Combien vendez-vous ça ?

ESTHER. — Cinquante livres les deux.

Mme ELTON. — Ah bien ! Je n'aurais jamais cru. *(Elle s'arrête au bord de la gaffe.)* Est-ce que M. Page travaille en ce moment ? Je m'excuse de vous demander ça...

ESTHER. — Pas en ce moment... Mais il a une ou deux situations en vue.

Mme ELTON, *qui a visiblement entendu ça auparavant.* — Ah oui ? Alors peut-être va-t-il enfin trouver quelque chose... Ça ne devrait pas être tellement difficile par le temps qui court.

Elle se dirige vers la porte, restée entr'ouverte, et s'arrête comme si elle entendait du bruit. Elle l'ouvre et Sir William, bel homme d'une quarantaine ou cinquantaine d'années s'encadre sur le seuil.

SCENE V

ESTHER, Mme ELTON, COLLYER ;
puis ESTHER *et* COLLYER.

COLLYER, *à Esther.* — Priez cette dame de sortir, voulez-vous ?

ESTHER, *à Mme Elton.* — Merci, madame Elton, vous pouvez nous laisser.

Mme Elton hausse les épaules et sort. Esther et Collyer se regardent.

COLLYER. — Comment vous sentez-vous ?

ESTHER. — Très bien.

COLLYER. — Que s'est.il passé ?

ESTHER. — On ne vous l'a pas raconté au téléphone ?

COLLYER. — En partie ; assez, en tout cas, pour vous éviter de mentir.

ESTHER. — Tout de même, je dois faire attention : tentative de suicide, n'est-ce pas un crime par devant notre loi ?

COLLYER. — Si.

ESTHER. — Et je parle à un magistrat ?

COLLYER. — Vous parlez à votre mari.

ESTHER. — Eh bien ! mettons que j'ai eu une dépression nerveuse.

COLLYER. — Allons donc, vous n'avez pas de nerfs.

ESTHER. — J'ai peut-être changé depuis que je ne vous ai vu. Encore une chose à ne pas dire... Vous pourriez aussi vous en servir contre moi.

COLLYER. — Vous me jugez bien mal.

ESTHER. — Juger un juge ?... Un crime de plus...

Un silence.

COLLYER. — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez à Londres ?

ESTHER. — La dernière fois que je vous ai vu, vous m'avez déclaré ne plus vouloir entendre parler de moi.

COLLYER. — Je ne savais pas ce que je disais. Depuis combien de temps êtes-vous revenue du Canada ?

ESTHER. — Trois ou quatre mois. Freddy a perdu sa situation qui ne lui convenait d'ailleurs pas. Et nous n'aimions Ottawa ni l'un ni l'autre...

COLLYER. — Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre ?

ESTHER. — Je ne l'ai jamais reçue...

COLLYER. — Je l'ai adressée à sa firme d'aviation avec prière de faire suivre...

ESTHER. — Ah ! nous sommes partis assez brusquement et j'ai oublié de laisser mon adresse. Que me disiez-vous dans cette lettre, Willy ?

COLLYER. — Que vous pouviez demander le divorce, si vous le désiriez toujours.

ESTHER. — Ah !

COLLYER. — Comme je n'ai jamais reçu de réponse, je n'ai rien fait.

ESTHER. — Très généreux de votre part, Willy. Mais le scandale que vous redoutiez tellement autrefois serait encore plus éclatant maintenant que vous êtes procureur général.

COLLYER. — J'avais exagéré. Je désirais vous mettre des bâtons dans les roues...

ESTHER. — Asseyez-vous, puisque vous êtes ici. Une cigarette ?

COLLYER. — Non, merci. *(Il allume celle d'Esther.)* Est-ce qu'il vous a quittée ?

ESTHER. — Il joue au golf à Sunningdale. Il y joue très souvent ces temps-ci. J'espère que vous ne l'y avez pas rencontré ?

COLLYER. — Je ne suis jamais retourné à Sunningdale depuis...

ESTHER. — Toujours malheureux ?

COLLYER. — Vous le savez bien.

ESTHER. — Je sais que vous l'avez été, mais, après tout ce temps... Au fond, onze mois, ce n'est pas si long...

COLLYER. — Cela dépend des mois et des personnes.

ESTHER. — Moi, ça m'a paru long...

COLLYER. — Si long que ça ?

ESTHER. — Oui, Willy, presque une vie entière.

Silence.

COLLYER. — Il vous a été infidèle ?

ESTHER. — Non.

COLLYER. — Il vous aime toujours ?

ESTHER. — Autant qu'il y a onze mois...

COLLYER. — Et vous, vous l'aimez toujours ?

ESTHER. — Oui, Willy, je l'aime toujours.

COLLYER. — Alors ? Ennuis d'argent ?

ESTHER. — Non, ce n'est pas une question d'argent.

COLLYER. — Il a toujours une situation ?

ESTHER. — Il n'est plus pilote d'essai. Il a abandonné cette carrière-là. Il... il est entré dans les affaires.

COLLYER. — Dans une affaire qui lui permet de jouer au golf plusieurs fois par semaine ?

ESTHER. — Eh bien ! c'est une affaire où il est très indépendant.

COLLYER. — Et qu'est-ce qu'il gagne ?

ESTHER. — Vous êtes sur une mauvaise piste, Willy. Nous sommes en retard d'un mois pour notre loyer, mais l'argent n'est pas en cause.

COLLYER. — Alors pourquoi ?

ESTHER. — Willy, je ne suis pas dans le box des accusés et vous n'arriverez pas à me faire avouer que j'avais une raison particulière de me suicider hier soir. Aucune raison raisonnable, voilà la vérité.

COLLYER. — Mais vous avez tout de même voulu vous suicider.

ESTHER. — Mettons que, momentanément, je ne jouissais pas de la plénitude de mes facultés.

COLLYER. — Et pourquoi ?

ESTHER. — Pourquoi, pourquoi ?... Je n'en sais rien... Un tourbillon d'émotions absurdes.

COLLYER. — Pouvez-vous préciser quelles émotions ?

ESTHER. — Haine, fureur et honte.

COLLYER. — Fureur contre Page ?

ESTHER. — Oui.

COLLYER. — Et haine ?

ESTHER. — De moi-même évidemment... *(Silence.)* et honte d'être vivante.

COLLYER. — Je comprends.

ESTHER. — Croyez-vous ?

COLLYER. — Non. Après tout, il est probable que je ne comprends pas. Est-ce que je peux vous aider ?

ESTHER. — Personne ne peut m'aider, Willy.

COLLYER. — Enfin, je vous retrouve.

ESTHER. — Avez-vous réellement essayé de me retrouver ?

COLLYER. — Non. Assez stupidement, je pensais que mon indifférence apparente vous agacerait. *(Sourire d'Esther.)* Vous savez, je suis assez novice dans ce genre de sport.

ESTHER. — Moi aussi, Willy. Je suis aussi peu expérimentée que vous.

Elle lui touche le bras, il remarque un bracelet.

COLLYER. — Je suis heureux que vous le portiez toujours.

ESTHER. — Quoi ? Ah oui ! bien sûr, votre dernier cadeau.

COLLYER. — Nos sept ans de mariage.

ESTHER, *mal à l'aise.* — C'était une belle fête, avec nos amis les plus sympathiques. *(Collyer fait un signe d'assentiment.)* J'ai lu le livre de Sylvie, je ne le trouve pas aussi bon que l'autre. Dites-moi, David doit être très solennel depuis qu'il est avocat général ?

COLLYER. — Non, pas trop.

ESTHER. — Et Alice, toujours aussi gaie qu'autrefois ? Mon Dieu ! *(Elle soupire.)* Il me semble me rappeler que j'ai fait un discours ce soir-là...

COLLYER. — Oui, et le vieux lord Marsden en était très impressionné...

ESTHER. — Ce que c'est tout de même que d'être fille de pasteur ! J'ai toujours eu du succès auprès de vos amis sérieux et cultivés... Si seulement je pouvais réussir aussi bien avec ceux de Freddy.

COLLYER. — Ils ne vous apprécient pas ?

ESTHER. — Ce sont des piliers de bar. Avec eux, je me sens terriblement poisson hors de l'eau...

COLLYER. — Des piliers de bar ?

ESTHER. — Ne soyez pas scandalisé, Willy ; il n'y a rien au monde de plus conventionnel et de plus bourgeois que les piliers de bar...

Silence.

COLLYER. — Esther !

ESTHER. — Oui ?

COLLYER. — Non, rien. La question que j'avais sur les lèvres est trop importante pour la résumer en une seule phrase.

ESTHER, *doucement.* — La réponse tiendrait peut-être en un seul mot ?

COLLYER. — Nous ne serions sans doute pas d'accord sur le choix du mot !

ESTHER. — C'est probable. Il y a les mots courtois et les mots qui ne le sont pas, mais ils découlent tous du même sentiment... *(Montrant un tableau :)* Tenez, voilà mon dernier-né.

COLLYER. — Très bon. Pourquoi en vouliez-vous à Page ?

ESTHER. — Pour un tas de raisons. Toujours les mêmes...

COLLYER. — Lesquelles ?

ESTHER. — Un mot dont nous parlions tout à l'heure. Admettons que ce soit le mot « amour ». Ce sera plus simple.

COLLYER. — Vous m'avez affirmé il y a quelques instants que ses sentiments pour vous n'avaient pas varié.

ESTHER. — Ils n'ont pas varié : ce n'était pas possible... zéro plus ou moins zéro fait toujours zéro...

Silence. Collyer la regarde intensément.

COLLYER. — Depuis combien de temps avez-vous compris ça ?

ESTHER. — Depuis le début.

COLLYER. — Mais, autrefois, vous m'avez dit...

ESTHER. — Je ne sais pas ce que je vous ai dit, Willy. Si je vous ai menti, je le regrette. N'en accusez que mon éducation. Dès l'enfance, on m'a inculqué l'idée que, dans les histoires de ce genre, il était naturel et flatteur que l'homme fut amoureux.

Silence.

COLLYER. — Comment vous, une femme raisonnable, avez-vous pu tomber amoureuse d'un homme qui, de votre propre aveu, ne peut rien vous donner en retour ?

ESTHER. — Mais il peut donner quelque chose en retour, et même, de temps en temps, il le donne...

COLLYER. — Quoi ?

ESTHER. — Lui-même.

COLLYER. — Vous avez raison, Esther... personne ne peut vous aider.

ESTHER. — Excepté moi-même... C'est ce que vous alliez dire ?

COLLYER. — Oui.

ESTHER. — C'est bien mon avis *(Se retournant vers le tableau:)* Il n'est pas mauvais, vous ne trouvez pas ?

COLLYER. — Est-ce qu'il est à vendre ?

ESTHER. — Pourquoi pas... si quelqu'un veut l'acheter ?

COLLYER. — Je veux l'acheter.

ESTHER, *avec une pointe de colère.* — Non, pas vous.

COLLYER. — Pourquoi pas moi ?

ESTHER. — Parce que je n'ai pas envie de vous le vendre... C'est tout.

COLLYER. — Esther, ne soyez pas ridicule. J'aime ce tableau et j'en ai envie...

ESTHER. — Parlons d'autre chose. Je voulais avoir votre opinion, pas votre argent. *(On entend frapper à la porte.)* Qui est-là ?

MILLER, *à la cantonade.* — Miller.

ESTHER, *à Collyer.* — C'est un voisin qui

m'a soignée ce matin. Il vaut mieux que je le laisse entrer.

Collyer acquiesce. Esther ouvre la porte et Miller entre, habillé, mais toujours aussi sale et désordonné.

SCENE VI

ESTHER, COLLYER, MILLER.

MILLER. — Mais, madame... je vous avais recommandé de rester couchée.

ESTHER. — Merci de vos soins, monsieur Miller. Je me sens tout à fait bien maintenant. Permettez-moi de vous présenter : sir William Collyer, M. Miller.

Les hommes se saluent.

MILLER, *à Esther.* — Venez au jour que je vous examine. *(Il regarde ses yeux.)* Montrez votre langue. *(Esther tire la langue. Miller prend son pouls.)* Bon. Vous avez une solide constitution. Normalement, vous devriez vivre très vieille...

ESTHER. — Compte non tenu des accidents, naturellement.

Miller s'apprête à sortir. Collyer le retient.

COLLYER. — Monsieur Miller, je vous remercie des soins que vous avez donnés à ma... à Mme Page.

MILLER. — Il n'y a pas de quoi. J'ai très peu fait pour... Mme Page.

COLLYER. — Si j'ai bien compris, monsieur Miller, vous n'avez pas le droit d'exercer la médecine ?

MILLER. — Vous avez parfaitement compris.

COLLYER. — Je m'inquiète seulement, parce que, dans un cas délicat comme celui-ci, un médecin exerçant est astreint à certaines règles profesionnelles.

MILLER. — J'en ai entendu parler. C'est un peu le même code que dans les écoles de garçons : pas de mouchardage.

COLLYER. — Je vous félicite de votre connaissance subtile de cette langue.

MILLER. — Je n'en ai pas parlé d'autre depuis 1936, sauf pendant la guerre où j'étais en résidence surveillée avec d'anciens compatriotes. Ne vous tracassez pas, sir William, ni vous, madame Page, je ne moucharde pas. J'ai laissé une bouteille d'alcool rectifié dans votre chambre, puis-je la reprendre ?

ESTHER. — Je vous en prie.

Il passe dans la chambre.

COLLYER. — Je n'aime pas du tout l'expression de cet homme.

ESTHER. — Il a beaucoup trop l'apparence d'un maitre chanteur pour en être un...

COLLYER. — Je ne partage pas votre confiance. Nous devrions peut-être lui proposer des honoraires...

ESTHER. — Il ne les acceptera pas et se croira insulté.

COLLYER. — Pas certain... En tout cas, ce serait un test intéressant. *(Miller revient de la chambre, une bouteille à la main.)* Monsieur Miller, si vous étiez praticien qualifié, vous feriez une chose...

Miller regarde Collyer interrogativement. Collyer prend un billet de cinq livres dans son portefeuille et le lui tend.

MILLER, *après une hésitation et un sourire d'emprunt.* — Merci. Je vous enverrai un reçu.

Il sort.

SCENE VII

ESTHER, COLLYER.

ESTHER. — Vous avez gagné.

COLLYER. — La connaissance de la nature humaine fait un peu partie de ma profession. Si vous avez des ennuis avec lui, prévenez-moi tout de suite.

ESTHER. — Oui, Willy.

COLLYER, *regardant sa montre.* — Il faut que je vous quitte. Je dois être au Palais dans un quart d'heure.

ESTHER. — Vous êtes en voiture ?

COLLYER. — Oui.

ESTHER. — Vous avez toujours l'Austin ?

COLLYER. — Non, j'ai changé. J'ai acheté une Rolls d'occasion.

ESTHER. — Oh ! je voudrais la voir. *(Elle va vers la fenêtre et revient aussitôt.)* Mon Dieu, vous êtes venu avec Charles. Je me demande ce qu'il a pu penser en vous conduisant dans ce quartier. Vous ne lui avez rien dit ?

COLLYER. — Non, bien sûr.

ESTHER. — Comment va-t-il ?

COLLYER. — Très bien.

ESTHER. — Il m'a manqué, vous savez. Ils m'ont tous manqué, même miss Wilson. Je parie que, depuis mon départ, elle tape sur sa machine avec des airs de bécasse triomphante.

COLLYER. — Elle a seulement un style de plus en plus fleuri. *(Il désigne la peinture :)* J'aime décidément beaucoup ce tableau.

ESTHER. — Je vous le donne.

COLLYER. — Merci. C'est un très beau cadeau *(Esther acquiesce...)* qui me rappellera avec une émotion profonde et renouvelée la date d'hier.

ESTHER. — Merci, Willy. Voulez-vous l'emporter maintenant ou préférez-vous que je vous l'envoie ?

COLLYER. — Puis-je revenir le chercher ?

ESTHER. — Quand ?

COLLYER. — A quelle heure Page doit-il rentrer ?

ESTHER. — Aux environs de sept heures.

COLLYER. — Eh bien ! je viendrai pour le hé.

ESTHER. — Vers cinq heures ?

COLLYER. — Plutôt cinq heures et demie.

ESTHER. — Entendu.

COLLYER. — Au revoir, Esther.

ESTHER. — Au revoir, Willy.

Ils se serrent la main, un peu gênés.

COLLYER. — J'aimerais que vous découvriez comment je pourrais vous aider...

ESTHER. — J'y songerai.

Collyer sort. Esther va vers la fenêtre. On entend une voiture démarrer et partir. Elle revient en scène, allume une cigarette et prend un livre. Au bout d'un moment, entre Freddy Page. C'est un homme de vingt-cinq à trente ans, très joli garçon. Il porte des clubs de golf et une petite valise. Esther l'a visiblement entendu venir, mais ne daigne pas tourner la tête. Pendant la scène suivante, elle ne le regarde jamais en face avant le moment indiqué.

SCENE VIII

ESTHER, FREDDY.

FREDDY. — Alors, Esther, comment ça va ? J'ai fait 83 sur le grand parcours. Jackie était atatiné. Il s'est mis à pleuvoir, alors nous vons renoncé à jouer. Il m'a ramené. Ça ombe à seaux à Sunningdale. A propos, une xtraordinaire vieille Rolls démarrait d'ici uand je suis rentré. Je me demande qui ouvait bien être là dedans. Tu ne sais pas ? *Silence d'Esther.)* Peut-être le vieil Elton est-il enfin décidé à investir ses économues ? Ça ne m'étonnerait qu'à moitié, vu e qu'il doit gratter sur notre dos...

ESTHER. — Tu as passé un bon week-end ?

FREDDY. — Pas mauvais. J'ai gagné mes eux parties. Jackie a perdu cinq billes. Il ait vert. J'ai voulu doubler la mise, mais il 'a rien voulu savoir.

ESTHER. — Combien as-tu gagné en tout ?

FREDDY. — Sept billets.

ESTHER. — Peux-tu me donner un peu 'argent pour Mme Elton ?

FREDDY. — Je croyais que tu allais vendre es deux tableaux ? Est-ce qu'il y a encore du afé ?

ESTHER. — J'ai changé d'idée.

FREDDY. — Pourquoi ?

ESTHER. — J'en ai donné un.

FREDDY. — Ça alors, c'est malin.

ESTHER. — Oui, évidemment...

FREDDY. — Ah, m... ! Bien, je vais te refiler ois billets. Je garde le reste pour déjeuner. ai invité un Américain du Sud au Ritz. Tu rends compte, moi au Ritz...

ESTHER. — Quel Sud-Américain ?

FREDDY. — Un type que j'ai rencontré au golf hier. Il est dans des affaires d'aviation. Je me suis fait présenter à lui avec tout le grand jus : « Un des meilleurs pilotes d'essai anglais. Décorations et tout le bastringue. » Il avait l'air très bluffé.

ESTHER. — Il y a de quoi.

FREDDY. — Drôle de choses, les bananes. Quand on sait quelle loterie ça peut être ! En temps de guerre, ça va à celui qui est là au bon moment, mais, en temps de paix, c'est très utile... Ce type est pourri de galette. Il a une espèce de combine ici avec Vickers. Il pourrait peut-être me dégoter quelque chose.

ESTHER. — Ce serait joliment bien.

FREDDY. — En tout cas, il pourrait me faire contacter des gens intéressants... Sais-tu que tu n'as pas daigné me regarder depuis que je suis rentré ?

ESTHER. — Vraiment ?

FREDDY. — Qu'est-ce qu'il y a ?

ESTHER. — Je me rappelle très bien comment tu es.

Il vient près d'elle.

FREDDY, *avec un regard coupable.* — Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

ESTHER, *souriant.* — Rien, Freddy, tu n'as rien fait.

FREDDY. — Tu n'es pas vexée pour hier soir ? Ce type voulait rejouer avec moi aujourd'hui... Et, si je l'avais laissé tomber...

ESTHER. — Tu as eu parfaitement raison.

FREDDY. — Tu étais bizarre au téléphone hier soir. Il n'y avait pas de raison particulière pour que je rentre dîner hier ? *(Esther ne le regarde toujours pas et ne répond pas.)* Bon D... de bon D... !... Bonne fête, Esther. Je te la souhaite longue et heureuse...

ESTHER. — Merci, Freddy.

FREDDY. — Quelle c... !... Je m'en suis souvenu samedi soir en passant devant un magasin fermé et je me suis dit : il est trop tard pour lui acheter un cadeau maintenant, il faudra que je trouve une boutique ouverte demain, bureau de tabac ou n'importe quoi. Avais-tu préparé un dîner spécial ?

ESTHER. — Oh ! rien de bien extraordinaire : un poulet et une bouteille de champagne.

FREDDY. — Eh bien ! Nous remettrons ça à ce soir.

ESTHER. — Si tu veux.

FREDDY. — Allons, Esther, finis de bouder. Je suis désolé, je t'ai demandé pardon. Je ne peux rien faire de plus, pas vrai ?

Esther le regarde.

ESTHER. — Non, tu ne peux rien faire de plus.

FREDDY. — Allez, sois gentille. Regarde-moi avec tes grands yeux tendres. Je n'ai pas vu tes yeux depuis deux longs jours. *(Elle reste*

impassible. Il tourne autour d'elle.) C'est moi, Freddy Page, tu te souviens ?

ESTHER. — Je me souviens.

Il va vers elle et l'embrasse. Instantanément elle répond avec une intensité presque choquante. Au bout d'un moment, il l'éloigne de lui et lui donne une petite tape amicale.

FREDDY. — C'est très laid de bouder son homme. Allons, va t'habiller. Nous allons boire un pot au Belvédère pour fêter ton anniversaire.

ESTHER, *de la porte de sa chambre.* — Tu veux m'emmener déjeuner avec ton Américain du Sud ?

FREDDY. — Non. Il vaut mieux pas. Je me défends beaucoup mieux quand je suis loin de tes yeux en vrille.

ESTHER. — C'étaient des grands yeux tendres il y a une minute.

FREDDY. — Ils se mettent en vrille dès qu'il y a du monde. Allez, ma beauté, grouille-toi.

ESTHER, *qui n'a pas cessé de le regarder fixement.* — Bon !...

FREDDY, *plaisantant.* — Tu m'aimes toujours ?

ESTHER, *assez durement.* — Je t'aime toujours. *(Elle sort, ouvre la porte de la chambre et suspend sa robe de chambre à une patère tenant à la porte. A la cantonade :)* Chéri, où seras-tu entre cinq et six ?

FREDDY. — Nulle part, pourquoi ?

ESTHER. — Est-ce que ça t'ennuierait d sortir ? J'ai rendez-vous ici avec quelqu'u qui voudrait me voir seule.

FREDDY. — Un acheteur ?

ESTHER. — Oui.

FREDDY. — D'ac... Je ferai un tour à nouveau bar du coin de la rue.

ESTHER. — Ne bois pas trop. Rappelle-t notre dîner.

FREDDY. — Oh ! la barbe... *(Elle disparaî derrière la porte. On entend l'eau du bai couler. Freddy sort un paquet de cigarette vide de sa poche.)* Chérie, je n'ai plus d cigarettes. Tu en as ?

ESTHER, *à la cantonade.* — Oui, dans l poche de ma robe de chambre. *(Il va vers l porte de la chambre et fouille dans la poch de la robe de chambre. Il en sort d'abord un lettre, ensuite un paquet de cigarettes. Il es sur le point de remettre la lettre en plac lorsque ses yeux tombent sur l'enveloppe. paraît étonné, revient au centre. Il s'assied allume sa cigarette et ouvre l'enveloppe.)* T les as trouvées ?

FREDDY, *tout en lisant.* — Quoi ? Oui, j les ai.

Il continue à lire.

RIDEAU

ACTE II

Même décor, milieu d'après-midi. Freddy et un de ses amis, Jackie Jackson, sont assis devant une bouteille de whisky et un siphon. Chacun des deux tient un verre à la main.

SCENE PREMIERE

FREDDY, JACKIE.

FREDDY, *ton de voix furieux.* — C'est tout de même complètement idiot... parce que j'avais oublié son anniversaire... Qu'est-ce que tu en penses, vieille branche ? *(Il boit et continue :)* Bon sang, si tous les hommes qui oublient de souhaiter leur fête à leurs femmes trouvaient des suicidées avec lettres d'adieu en rentrant chez eux, la file des veufs irait d'ici au cap Nord...

JACKIE. — Plus loin, mon vieux.

FREDDY. — On ne peut pas aller plus loin, c'est le terminus.

JACKIE. — Eh bien ! aller et retour alors.

FREDDY. — Tais-toi, crétin... Ça n'a rien de drôle. Je t'ai fait venir pour que tu me donne un conseil, pas pour t'entendre débloquer pleins tubes.

JACKIE. — Excuse-moi Freddy, mais, à l façon dont tu racontais cette histoire, ell paraissait si burlesque... Tu es sûr que ce n'es pas une blague ? Pour moi, elle a simplemen voulu se payer ta tête pour te donner un leçon.

FREDDY, *agacé.* — Je t'ai déjà expliqué qu c'était sérieux. J'ai extorqué la vérité Mme Elton, notre logeuse. Elle a réellemen essayé de se suicider au gaz et aurait certai nement réussi si le compteur n'avait été vide

JACKIE. — Puisqu'elle n'a pas pensé a compteur, ça prouve que ce n'était pas s sérieux que ça...

Freddy remplit généreusement le verre d Jackie.

FREDDY. — Ce que tu peux dire d'âneries Quand on a décidé de se laisser glisser, on n

pense pas à des trucs comme la provision du compteur à gaz.

JACKIE. — Moi, j'y aurais pensé...

FREDDY. — Tu parles... Toi qui as bousillé trois coucous pour avoir oublié de sortir ton train d'atterrissage...

JACKYE. — Tout à fait différent... Je n'essayais pas de me laisser glisser.

FREDDY. — Ça en avait drôlement l'air.

JACKIE. — Pardon, l'enquête a définitivement établi...

FREDDY. — Ta g... ! Jackie. Nous parlons d'un sujet autrement important...

JACKIE. — C'est toi qui as commencé ; moi, je parlais du compteur.

FREDDY. — Oui, j'ai entendu et compris, mais tu te trompes. J'ai gratté le fond de la question et tu peux m'en croire : elle a vraiment essayé de se suicider hier soir.

JACKIE. — Et tout ça parce que tu avais oublié sa fête ? C'est exactement le genre d'empoisonnements que j'ai toujours évités de justesse avec Lise...

FREDDY. — Je dois avouer que ça m'a fichu un de ces coups...

JACKIE. — Ça, je le pense...

FREDDY, *explosant.* — Ah ! les gonzesses !

JACKIE, *affectueusement sympathique.* — Où est-elle en ce moment ?

FREDDY. — Dehors... probablement en train de me chercher...

Il reprend le verre de Jackie.

JACKIE. — Non, merci.

Freddy remplit son propre verre à nouveau.

FREDDY. — Elle prenait son bain... Après avoir lu cette lettre, je me suis précipité chez la mère Elton, et, du coup, j'ai f... le camp. Il fallait que je trouve quelque chose à faire tout de suite... En tout cas, je ne me voyais pas revenir ici en pénitent, demandant pardon à genoux pour avoir oublié ce fichu anniversaire et disant des trucs définitifs comme : « Mon amour, si je promets de ne jamais recommencer, jure-moi de ne pas te re-suicider. » Tout ça est tellement bête...

JACKIE. — Il y a sûrement quelque chose d'autre.

FREDDY. — Non, rien d'autre...

JACKIE. — Pas de mignonne ?

FREDDY. — Il n'y jamais eu de mignonne.

JACKIE. — Vous vous êtes beaucoup eng... ces temps-ci ?

FREDDY. — Ça marchait plutôt mieux qu'au début.

JACKIE. — Vous avez tout de même dû vous eng...

FREDDY. — Bien sûr, mais pour des petites choses. Rien à voir avec le début.

JACKYE. — Les eng... du début, elles roulaient sur quoi ?

FREDDY. — Comme d'habitude... *(Éclatant :)* Enfin, je ne peux tout de même pas jouer les Roméo à longueur d'année.

JACKIE. — Personne ne peut.

FREDDY. — A l'entendre, elle, les hommes ne sont créés et mis au monde que pour ça...

JACKIE. — Qu'est-ce qu'elle en sait ?

FREDDY. — Je te le demande ! Une fille de pasteur vivant à Oxford, épousant le premier qui lui propose le mariage, tombant dans les bras du premier qui lui fait du gringue... Bon sang ! ce n'est pas que je ne l'aime pas... Elle me plaît beaucoup, bien sûr, et me plaira peut-être toujours. Mais quel manque de mesure ! Ma marotte à moi, c'est le juste milieu ! *(Voulant lui verser à boire :)* Un autre ?

JACKIE. — Une goutte seulement.

FREDDY, *servant Jackie et se servant copieusement.* — Franchement, je n'ai rien à me reprocher. Je ne lui ai jamais fait de baratin. Elle savait ce que valait la marchandise.

JACKIE. — Peut-être c'est la question mariage qui la tracasse ?

FREDDY. — Non. Ça me tracasse beaucoup plus qu'elle. Personnellement, ça m'horripile d'attendre ce divorce. Tous ces cabossages dans la carlingue me f... le cafard...

JACKIE. — A elle aussi probablement... Une fille de pasteur...

FREDDY. — Elle a plaqué son mari il y a un an... Moi je voulais attendre... elle, non. Ça a été notre première eng... sérieuse. Tout ça est drôlement moche... Suppose qu'elle ne se soit pas ratée hier soir. Te rends-tu compte de ce qu'on aurait dit ? Que j'avais brisé un ménage admirable pour entraîner l'épouse au suicide... J'aurais eu l'air fin... un salopard et un assassin. Je me demande si elle y a pensé. Qui aurait jamais pu admettre que ça s'est passé comme je viens de te le raconter ?

JACKIE, *avec une ironie inconsciente.* — Les gens qui te connaissent...

FREDDY. — N'empêche que ma photo aurait paru en première page des journaux avec la sauce appropriée. Sûr et certain qu'on m'aurait traité de meurtrier et traîné devant les Assises. Et tu peux compter sur les magistrats pour en remettre. Si, par miracle, j'avais été acquitté, j'aurais au moins été lynché à la sortie... Je pensais à tout ça en déjeunant au Ritz aujourd'hui. Jamais plus je n'aurais pu entrer dans un restaurant sans être montré du doigt.

JACKIE. — A propos, comment a marché ton déjeuner avec Lopez ?

FREDDY. — Ça t'ennuierait de ne pas changer de sujet de conversation ? Si je t'embête avec mon histoire, dis-le franchement, nous pourrons parler de la pluie et du beau temps...

JACKIE. — Je voulais seulement savoir s'il t'avait offert quelque chose, c'est tout. Vas-y, revenons à Esther...

FREDDY. — Pardon ! Ces émotions m'ont

complètement déboussolé. Je n'avais pas l'intention de te froisser.

JACKIE. — Aucune importance...

FREDDY. — Lopez ? Oui, il m'a offert une situation.

JACKIE. — Un truc intéressant ?

FREDDY. — Pilote d'essai en Amérique du Sud.

JACKIE. — Seigneur ! Tu veux aller en Amérique du Sud ?

FREDDY. — Je n'ai envie d'aller nulle part... comme pilote d'essai.

JACKIE. — Tu étais pourtant le roi du manche à balai !

FREDDY. — Je l'étais il y a encore un an. Depuis, les choses ont changé. *(Montrant son verre :)* Ce passe-temps n'est pas spécialement recommandé pour les réflexes. Et puis, je suis beaucoup trop vieux. C'est un truc impossible passé vingt-cinq ans. Je n'y durerais pas une semaine. Je veux trouver quelque chose sur le plancher des vaches. J'ai assez volé pour ma garce de vie... *(Il se lève pour servir à boire.)* Encore une goutte ?

JACKIE. — Non merci. Tu ne crois pas que ça va comme ça ?

FREDDY. — Pourquoi ? Je suis saoul ?

JACKIE. — Non, mais tu n'as pas cessé de biberonner depuis ce matin.

FREDDY. — Et je biberonnerai jusqu'à ce que j'aie oublié ça.

Il montre la lettre. Il s'installe dans le fauteuil. Il ne se comporte pas comme un homme ivre, mais comme un alcoolique qui en a plus que sa portion quotidienne, avec excitabilité et brusquerie.

JACKIE, *montrant la lettre.* — Elle ne donne pas d'explications ?

FREDDY. — Lis-la et tu comprendras.

JACKIE. — Je n'en ai pas envie.

FREDDY. — Tu as les foies ?

JACKIE. — Je trouve ça... indiscret. Voilà tout.

FREDDY. — Indiscret. Tu me fais marrer. Le tribunal, lui, ne se serait pas gêné pour la lire en public...

JACKIE. — Probable...

FREDDY. — Comme tu dis... Eh bien ! je suis le tribunal, tu es le public. Ecoute-moi. *(Il lit.)* « Mon amour, il y a quelques instants, avant que je n'aie avalé mon aspirine, je savais exactement ce que je voulais te dire. J'ai si souvent pesé, dans mon esprit, chaque terme de cette lettre que j'avais mis au point un texte éloquent et noble. Maintenant, je ne parviens à retrouver aucun de ces beaux mots. C'est probablement parce que, cette fois-ci, je vais vraiment mourir... »

JACKIE. — Ça va. Connaissant Esther comme je la connais, je n'ai pas envie d'entendre le reste.

FREDDY. — Envie ou pas, tu l'entendras. Il faut que je la lise à quelqu'un, sans ça j'en crèverai...

JACKIE. — Mais enfin cette lettre t'est adressée à toi, à personne d'autre...

FREDDY. — A moi et aux lecteurs de tous les journaux du Royaume-Uni. Boucle-la et écoute... « Je sais que demain, lorsque tu liras ces lignes, les sentiments que tu as éprouvés pour moi — et tu en as éprouvés — seront évanouis. Pauvre Freddy, pauvre amour, je suis navrée... » Navrée ! Je t'en f... Tiens, les voilà tes explications. *(Il se remet à lire.)* « ... Tu veux savoir pourquoi, et moi, j'aurais tant voulu que tu comprennes pourquoi, parce que, si tu me comprenais, tu me pardonnerais. Mais, pour me comprendre, il faudrait que tu puisses ressentir une faible partie de ce que je ressens, et je sais que c'est impossible. Dis-toi seulement que tu n'as aucune responsabilité, vraiment aucune, et que ce n'est pas de ta faute. Tu ne peux pas t'empêcher d'être comme tu es, et moi je ne peux pas m'empêcher d'être comme je suis... Quel que soit le dieu qui nous a réunis, il a dû joliment s'amuser à nos dépens... *(Esther entre doucement. Jackie la voit, il fait un signe à Freddy qui ne voit rien et continue sa lecture.)* Excuse ma mauvaise écriture. C'est sans doute la drogue qui commence à agir... »

SCENE II

FREDDY, JACKIE, ESTHER.

ESTHER, *d'une voix douce.* — Bonjour, Jackie.

JACKIE. — Bonjour, Esther.

ESTHER. — Comment allez-vous ?

JACKIE. — Très bien, merci.

ESTHER. — Qu'est-ce que vous avez fait tous les deux cet après-midi ?

JACKIE, *très gêné.* — Je n'étais pas avec Freddy. J'étais à la maison et il m'a téléphoné de passer le voir.

ESTHER. — Tout s'explique. *(A Freddy :)* Et toi, qu'est-ce que tu es devenu ?

FREDDY. — J'ai traîné un peu partout.

ESTHER. — Je t'ai cherché un peu partout.

FREDDY. — Je l'aurais parié.

ESTHER. — Rends-moi cette lettre.

FREDDY. — Pourquoi ?

ESTHER. — Elle m'appartient.

FREDDY. — C'est discutable, il y a mon nom sur l'enveloppe.

ESTHER. — Les lettres appartiennent à l'expéditeur tant qu'elles n'ont pas été postées. S'il te plaît.

Elle tend la main, il la lui donne, elle la déchire en petits morceaux qu'elle jette dans la corbeille à papiers, puis elle prend la bouteille de whisky et la range dans un placard.

FREDDY. — Qu'est-ce que tu fais ?

ESTHER. — De l'ordre.

FREDDY. — C'est ma bouteille, c'est moi qui 'ai payée.

Il va la chercher et la remet sur la table.

ESTHER. — Ça a marché, ce golf, hier, ackie ?

JACKIE. — Oui, merci.

ESTHER. — Il paraît que vous vous êtes fait attre. Freddy a dû joliment bien jouer !

JACKIE. — Il a un handicap scandaleux. Excusez-moi, Esther, il faut que je file...

ESTHER. — Ne partez pas tout de suite, il aut que Freddy s'en aille... Il préférera sûrement descendre avec vous. *(A Freddy :)* Tu 'a pas oublié, chéri, que je t'avais demandé 'être sorti à cinq heures ?

FREDDY. — Si, j'avais oublié. Quelle heure st-il maintenant ?

ESTHER. — Presque l'heure.

Elle décroche le tableau qu'elle a donné à Collyer et le met contre le mur.

FREDDY. — Et, naturellement, tu ne tiens as à ce que ton respectable amateur d'art me oie dans l'état où je suis ?

ESTHER. — J'ignore ton état présent, mais e te rappelle que ce matin je t'avais prié 'être sorti à cinq heures.

FREDDY, *désignant le tableau.* — Je croyais ue tu avais donné ce tableau.

ESTHER. — Oui, je vais l'emballer.

FREDDY. — Alors, qu'est-ce que tu vas endre à ce type ?

ESTHER, *de la porte, avec un sourire.* — Ce u'il voudra bien m'acheter.

Elle sort.

SCENE III

FREDDY, JACKIE.

FREDDY, *furieux.* — Ah, ah, ah...

JACKIE, *consterné.* — Ecoute, Freddy, tu evrais lui parler. Je file.

FREDDY. — J'ai tout le temps devant moi our lui parler. J'ai toute ma sacrée garce existence... Reste ici.

Il se verse à boire.

JACKIE. — Doucement sur le whisky, mon eux.

FREDDY. — Je t'ai dit que j'en avais besoin. noie mes chagrins...

JACKIE. — Sans vouloir te froisser, Freddy, t-ce que tu ne fais un peu trop de drame tour de cette histoire ?

FREDDY. — Trop de drame ? C'est elle qui it du drame. Ce calme imperturbable, cet r de dominer les situations par la douceur... viens d'assister à la grande scène du deux uée dans le style condescendant qu'elle pré- re... Moi, qu'est-ce que je suis ? Un pauvre type, qui a bu un verre ou deux de trop parce qu'il a l'altimètre à zéro.

JACKIE. — Elle ne doit pas être tellement à son aise... malgré ses airs supérieurs.

FREDDY. — S'il s'agissait de Lise et que tu sois à ma place, est-ce que tu lui sauterais au cou ?

JACKIE. — Peut-être pas. Mais je lui parlerais... je lui demanderais ce qui cloche et j'essayerais de remettre les choses en place...

FREDDY. — Qu'est-ce que ça changerait ? Tu as entendu sa lettre : « Tu ne peux pas t'empêcher d'être comme tu es... » Elle a mis le doigt dessus. Qu'est-ce que je suis supposé faire pour arranger ça ? Prétendre être quelqu'un de différent ? A quoi ça rimerait-il ?

JACKIE. — Avec un ou deux petits mensonges...

FREDDY. — Espèce d'andouille ! Un ou deux petits mensonges, tu dérailles... Tâche d'être un peu sensé. Crois-tu qu'on puisse la couillonner comme ça ? Tu as l'air de considérer la chose comme une petite histoire pour « courrier du cœur ». Une histoire qu'on arrange avec des mots gentils et un ou deux bouquets... Non, Esther a essayé de se suicider hier soir.

JACKIE. — Pardon, mon vieux. Je crois que j'ai un peu perdu les commandes...

FREDDY. — Tu parles, et moi donc ! Et j'ai horreur de ça. Je déteste être mêlé aux histoires intimes des autres... J'ai toujours essayé de passer à travers, et, comme par hasard, ça finit toujours par retomber sur moi. Tu te souviens de Dot, cette jeune fille que j'ai amenée une ou deux fois à la popote pendant la guerre ?

JACKIE. — Oui, je l'aimais bien. Elle était marrante...

FREDDY. — Marrante... jusqu'à ce qu'elle se mette à tripoter mon revolver.

JACKIE. — Elle n'a pas...

FREDDY. — Non, Dieu merci, personne n'a été blessé. Mais tu penses que la rigolade a plutôt tourné à l'aigre après ça... Et ensuite il y a eu... Enfin ça n'a pas d'importance. Beaucoup trop d'histoires. Beaucoup trop d'em... J'ai horreur de ça.

JACKIE. — Au fond, tu es un homme fatal ?

FREDDY. — Eh bien ! ce n'est pas drôle, pas drôle du tout. Esther dit que je n'ai pas de cœur. Elle a peut-être raison, mais pourtant je ne suis pas insensible, on peut me blesser ; de la façon dont elle vient de me blesser. J'ai horreur de faire de la peine. Je ne suis pas un sadique... Les hommes comme moi ne bénéficient jamais d'aucune indulgence. On les traite de tous les noms et personne ne pense qu'ils peuvent, eux aussi, être malheureux... Mets-toi à ma place Jackie... essaie d'imaginer deux personnes : A et B... A aime B. B n'aime pas A ou, au moins, pas de la même façon... Il voudrait bien, mais il ne peut pas... il n'a pas reçu l'instruction pour... B ne demande pas à

être aimé. Il pourrait être un type tout à fait normal, gentil, brave bougre, chic copain, peut-être même bon mari si ça se trouve. Mais ça ne se trouve pas, voilà le drame. On le force à tenir des rôles pour lesquels il n'est pas doué. S'il essaie, il triche, et la tricherie ne satisfait personne. S'il est honnête et ne triche pas, alors on dit qu'il est un salaud et un mufle... et les juges le considèrent comme un maquereau... Où es-tu ?... Je veux dire... *(Il finit son verre.)* Je crois qu'il vaut mieux se tirer...

Il va chercher son manteau. On frappe à la porte. Il l'ouvre. Entre Miller.

SCENE IV

JACKIE, FREDDY, MILLER

MILLER. — Excusez-moi. Mme Page est-elle ici ?

FREDDY. — Non, pas en ce moment. Vous êtes bien monsieur Miller ?

MILLER. — Oui. Et vous êtes monsieur Page?

FREDDY. — Oui. Entrez un instant, je voudrais vous parler.

MILLER. — Merci.

FREDDY. — C'est vous qui avez soigné ma femme ce matin ?

MILLER. — Oui, c'est moi.

FREDDY. — Permettez-moi de vous présenter : monsieur Jackson, monsieur Miller. Voulez-vous boire quelque chose ?

MILLER. — Merci.

FREDDY. — Je voudrais savoir ce que ma femme vous a dit. Mme Elton prétend que vous l'avez vue seule. *(Montrant Jackie :)* Ne vous gênez pas pour lui, il est au courant de tout.

MILLER. — Elle ne m'a rien dit.

FREDDY. — Rien sur les raisons de son acte ?

MILLER. — Rien.

Freddy lui passe un verre.

FREDDY. — Si ça vous intéresse, moi je peux vous en parler...

JACKIE. — Voyons, Freddy...

FREDDY. — Elle a essayé de se suicider parce que j'avais oublié sa fête...

MILLER. — Ah oui ?

FREDDY. — Ça n'a pas l'air de vous étonner.

MILLER. — Oh ! je pensais bien que ça devait être quelque chose dans ce genre-là...

FREDDY. — Quelque chose d'aussi insignifiant ?

MILLER. — Aucune cause de suicide ne peut être jugée insignifiante.

FREDDY. — Mais l'oubli d'un anniversaire...

MILLER. — Oui, c'est insignifiant... du moins en apparence.

FREDDY. — Oh ! Oh ! En voilà du mystère... Dites-moi donc ce que vous pensez...

MILLER. — Eh bien ! la vraie raison, c'est vous...

FREDDY. — Nom de D... ! Alors, je suis u assassin ?

MILLER. — Un presque-assassin.

JACKIE. — Dites donc, vous allez fort...

FREDDY. — Ta g... ! Je suis assez grand pou entendre la vérité.

JACKIE. — Mais, M. Miller ne connaît pa les faits.

FREDDY. — Les faits ? Mais, bon D... ! l faits n'ont rien à voir là dedans. Tais-toi. T ne comprends rien. Ce qui est importan c'est ce qu'il y a derrière les faits. N'est-c pas, monsieur Miller ?

MILLER. — Je le suppose.

FREDDY. — Donc je suis un assassin? *(Mille opine.)* Admettons. Alors, qu'est-ce que vou feriez à ma place ?

MILLER. — Drôle de question ! La nature n m'a pas doté d'un physique de Don Juan.

FREDDY. — Vous en avez de la chance !

MILLER. — Oui. C'est aussi mon avis...

FREDDY. — Selon vous, que doit faire pauvre type au physique de Don Juan ?

MILLER. — Refuser l'amour, voilà tout.

Silence.

FREDDY. — Bon sang ! nous avons vid cette bouteille.

Il verse les dernières gouttes dans verre de Miller.

MILLER. — Merci.

FREDDY. — Ce que vous venez de dire, mo vieux, n'est qu'un tissu de f...

MILLER. — C'est possible. Comme l'a judicieusement remarqué votre ami, je n connais pas les faits...

FREDDY. — En tout cas : un des faits, c'e que, vu son âge, un des personnages n'a pa l'intention de devenir ermite.

MILLER. — Ça m'étonnerait.

FREDDY. — Vous pigez vite. Il n'a pas moins du monde cette intention... Si nou allions continuer ailleurs cette conversatio Le nouveau bar est ouvert.

JACKIE. — Freddy, il faut vraiment que rentre. Lise va se demander...

FREDDY. — Eh bien ! Lise demander *(Montrant Jackie à Miller :)* Regardez bouille d'un homme heureux en ménage. garçon peut rentrer chez lui à n'impor quelle heure, certain de ne pas trouver femme bien-aimée allongée par terre, le n dans un poêle à gaz.

Esther rentre, tenant le tableau bie empaqueté et le pose dans un coin.

SCENE V

FREDDY, JACKIE, MILLER, ESTHER *puis* ESTHER, MILLER.

ESTHER, *à Miller.* — Bonjour.

MILLER. — Mes hommages, madame.

JACKIE. — J'allais justement partir.

ESTHER. — C'est bien dommage !

JACKIE. — Comme, de toute façon, vous nous mettez à la porte...

ESTHER. — Oui, mais j'aurais souhaité que vous restiez avec Freddy.

JACKIE. — Je regrette, mais j'ai un rendez-vous à la maison.

FREDDY. — Manque de pot, chérie. Il n'y a pas de bonne d'enfant pour surveiller le petit Freddy. *(Il enfile son manteau avec difficulté. Miller l'aide.)* A moins que monsieur Miller, ici présent, ne se porte volontaire pour continuer la mission ?

MILLER. — Malheureusement, j'ai à travailler.

FREDDY. — A travailler ? Quel genre de travail ? Soigner d'autres blessés du cœur ?

MILLER. — Non. Faire une liste des chevaux engagés dans les prochaines courses.

FREDDY. — Vous vous occupez de chevaux ?

MILLER. — Je suis employé chez un bookmaker.

FREDDY. — Sans blague... Je n'aurais jamais pensé... A combien donne-t-on *Théodora* ?

MILLER. — A trente contre sept.

FREDDY. — Je vais mettre cinq livres... Enfin, si vous m'acceptez comme client.

Miller sort un carnet de sa poche et prend des notes.

JACKIE, *à la porte.* — Au revoir, Freddy, à bientôt. *(A Miller :)* Au revoir, monsieur.

ESTHER. — Embrassez Lise de ma part.

FREDDY. — Pas de ma part à moi, ça pourrait lui être fatal...

JACKIE. — Au revoir.

ESTHER. — Au revoir.

Il sort. Esther l'accompagne à la porte. Freddy met la bouteille vide dans la corbeille à papiers.

FREDDY. — Je fais de l'ordre.

Il va vers la porte.

ESTHER, *inquiète.* — Freddy, je ne sais pas s'il est très raisonnable que tu sortes.

FREDDY. — Je croyais que tu voulais être seule avec ton client.

ESTHER. — Mme Elton peut lui demander de revenir un autre jour... Pourquoi ne vas-tu pas t'étendre ?

FREDDY. — Non, je suis un enfant sage et obéissant. Quand on me dit de sortir, je sors... *(Il fouille dans sa poche, à Miller :)* Vous n'avez pas un shilling sur vous ?

MILLER. — Un shilling ?

FREDDY. — Oui, pour le gaz. *(Miller lui passe un jeton. Freddy le jette sur la table.)* Merci. Au cas où je serais en retard pour dîner.

Il sort.

ESTHER, *à Miller, inquiète.* — Savez-vous où il va ?

MILLER. — Au nouveau bar, je crois...

ESTHER. — Avez-vous tellement à travailler, ou était-ce une excuse ?

MILLER. — J'ai vraiment à travailler. *(Esther va regarder par la fenêtre.)* D'ailleurs, il vaut mieux qu'il soit seul.

ESTHER. — Pourquoi ?

MILLER. — Je lui fais l'impression de l'œil dans la tombe de Caïn, une manière d'incarnation de sa propre conscience...

ESTHER. — Sa conscience ? Lui auriez-vous découvert une vertu que je n'aie pas su trouver ?...

Elle lui montre le jeton.

MILLER. — On dit que l'amour est aveugle.

ESTHER. — Peut-être ignore-t-il les défauts de son objet, mais, en général, il en connaît les qualités. Hélas ! je ne suis pas aveugle. J'y vois bien clair.

MILLER. — Trop clair. *(Esther le regarde étonnée.)* Aimer les yeux ouverts rend parfois l'existence très pénible.

ESTHER. — Insupportable...

MILLER. — J'ai dit :pénible.

ESTHER. — Je n'aime pas le sentir seul dehors.

MILLER. — Eh bien ! je vais aller le rejoindre.

ESTHER. — Merci beaucoup, monsieur Miller. Je vous suis infiniment reconnaissante.

MILLER. — Il n'y a pas de quoi. *(Montrant une des peintures :)* C'est de vous ?

ESTHER. — Oui.

MILLER. — C'est curieux. Ce n'est pas du tout dans la manière des autres...

ESTHER. — Je n'avais que dix-sept ans quand j'ai fait celui-là.

MILLER. — Ah !... Avez-vous travaillé aux Beaux-Arts ?

ESTHER. — Non.

MILLER. — Il y a là dedans une délicatesse et une fraîcheur...

ESTHER. — Allez retrouver Freddy, monsieur Miller... je suis si inquiète.

On frappe à la porte, elle va ouvrir. Entre Collyer.

SCENE VI

ESTHER, MILLER, COLLYER,
puis ESTHER *et* COLLYER

ESTHER. — Vous êtes en avance.

COLLYER. — Je suis venu directement du Palais.

MILLER. — J'allais justement sortir. Mme Page m'a chargé d'une mission à l'extérieur. Ah ! à propos, j'allais mettre ceci à la boîte. *(Il tire une enveloppe de sa poche et la tend à Collyer.)* Au revoir.

Il sort.

ESTHER, *à Collyer.* — J'aurais dû vous dire de téléphoner avant de monter. Freddy est revenu à l'improviste et il vient seulement de ressortir. *(Montrant l'enveloppe :)* Qu'est-ce que c'est ? Votre reçu ?

COLLYER. — Je suppose. *(Il l'ouvre et en sort un billet de cinq livres.)* Ah non ! c'est mon billet de cinq livres et, au dos, il a écrit : « Reçu avec gratitude pour services quasi professionnels ». Signé : MILLER. *(Esther rit et Collyer range le billet dans son portefeuille.)* C'est de la pure insolence mais c'est bien joué... De quelle « mission » l'avez-vous chargé ?

ESTHER. — Aucun intérêt... Je vous avais promis du thé...

COLLYER. — Ne vous dérangez pas. Notre temps est trop précieux pour que vous le perdiez dans votre cuisine. Je ne peux rester qu'un moment.

ESTHER. — Vous avez raison... C'est plus prudent...

COLLYER. — J'ai rencontré Page à l'instant.

ESTHER. — Est-ce qu'il vous a vu ?

COLLYER. — Non, j'étais dans ma voiture, juste au coin de la rue. Je me suis dissimulé derrière un journal. Il était visiblement pris de boisson.

ESTHER. — Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

COLLYER. — Il a traversé la rue en titubant.

ESTHER. — Ce n'était sûrement pas Freddy, il vient à peine de sortir.

COLLYER. — Esther ! *(Il montre les verres sur la table.)* Et ça ?

ESTHER. — Il a juste bu un verre avec un ami... *(Collyer sort la bouteille vide de la corbeille à papiers.)* Alors, même les magistrats sérieux s'abaissent à jouer aux détectives amateurs ?

Elle prend la bouteille et la range dans un placard.

COLLYER. — Depuis quand ça dure-t-il ?

ESTHER. — De quoi parlez-vous ?

COLLYER. — Autrefois, il ne buvait jamais.

ESTHER. — Vraiment ? Je ne m'en souviens pas.

COLLYER. — Vous vous en souvenez parfaitement. Il ne buvait jamais d'alcool. Même au golf. Il prétendait que c'était mauvais pour ses réflexes...

ESTHER. — Eh bien ! Willy, si, pendant ces derniers mois, Freddy s'est mis à boire, il faut en conclure que je l'y ai poussé.

COLLYER, *calmement.* — Comme il vous a poussée au suicide...

ESTHER. — Çà, je m'y suis poussée seule.

Silence.

COLLYER. — Esther, qu'est-il arrivé ?

ESTHER. — L'amour, Willy, c'est tout. Vous savez, l'amour dont il est question dans les romans. « Tombé du ciel comme une bienfaisante rosée », ainsi parle Shakespeare. C'est bien ça, n'est-ce pas ? « Il nous a récon fortés comme le soleil après la pluie... » Malheureusement, ce n'est pas toujours vrai.

COLLYER. — Votre citation est plutôt mal heureuse ! Continuez...

ESTHER. — J'ai oublié la suite.

COLLYER, *citant.* — « L'amour nous récon forte comme le soleil après la pluie, mais la luxure nous abat comme la tempête après le soleil. »

ESTHER. — La tempête après le soleil ! Tout à fait pertinent. Rien d'autre ne m'attachant à Freddy... Selon vous...

COLLYER. — Qu'est-ce qui vous attache à lui ? Dites-le-moi en toute franchise.

ESTHER. — « En toute franchise », je ne peux pas dire ce qui m'attache à Freddy. J'ai le jugement très clair, trop clair, vient on de me dire... Mais, hélas ! il ne s'agit pas seulement de jugement et ni vous, ni moi, ni personne ne pouvons définir ou expliquer ce que je ressens pour Freddy. C'est beaucoup trop important et confus pour être empaqueté et étiqueté comme un joli petit colis de Noël. La luxure, comme vous dites, n'est pas l'essentiel de la vie et Freddy, pour moi, est l'essentiel. L'essentiel de la vie, et même, semble-t-il, de la mort. Mettez une étiquette là-dessus si vous pouvez. *(Brusquement :)* Mon Dieu, si seulement Freddy n'avait pas bu tout ce whisky...

COLLYER. — Voulez-vous sortir ?

ESTHER. — Non. Je préfère rester ici et attendre la suite des événements.

COLLYER. — Quelle suite ?

ESTHER. — Il y a une quantité de suites possibles, quand Freddy lâche la rampe...

Silence.

COLLYER. — Pourquoi, diable ! avons-nous choisi Sunningdale cet été-là ?

ESTHER, *à la fenêtre.* — C'était votre idée, vous aviez envie de jouer au golf.

COLLYER. — Vous n'étiez pas emballée, je m'en souviens, vous auriez préféré la mer...

ESTHER. — Oui.

Silence.

COLLYER. — Vous ne m'avez jamais raconté comment tout ça avait débuté...

ESTHER. — Eh bien !... c'était le jour où vous avez joué la Coupe du Président.

COLLYER. — Je me rappelle...

ESTHER. — Je suis venue vous chercher au golf pour vous emmener à un cocktail chez les Henderson. Vous n'aviez pas encore terminé votre partie. Freddy était là, il avait été battu et il était de très mauvaise humeur. Je l'avais rencontré plusieurs fois au Club au milieu des autres, mais je n'avais jamais fait grande attention à lui ; je ne le trouvais pas particulièrement joli garçon et sa façon de s'exprimer en argot aviateur m'agaçait. Ça me pa-

issait aussi usé, aussi bébête que les dominos
ı Luna-Park.

COLLYER. — Il le fait par besoin d'étonner, suppose ?

ESTHER. — Il le fait parce que sa vie s'est rrêtée avec la guerre. Il a adoré la guerre. Il est pas le seul... Il n'a jamais été vraiment eureux depuis qu'il a quitté l'aviation. *Silence.)* Ce jour-là, vous avez terminé votre atch très tard...

COLLYER. — Oui, je me rappelle...

ESTHER. — Et Freddy et moi sommes restés ssis sous la véranda du Club pendant au oins une heure. Pour je ne sais quelle raison, m'a parlé de lui avec une franchise qui m'a uchée. Il m'a avoué combien son avenir le réoccupait, combien sa vie actuelle lui araissait vide, combien il vous admirait, ous, le brillant magistrat...

COLLYER. — Très gentil de sa part...

ESTHER. — Il le pensait. Et puis, tout à oup, il a posé sa main sur mon bras en urmurant des banalités sur l'envie que vous i inspiriez, pour d'autres raisons... Je me uis moquée de lui en riant, et lui a ri aussi un rire d'enfant... comme un gosse qui prére un mauvais coup... Il a dit : « Je le ense vraiment, ce n'est pas un compliment ı l'air. Vous êtes vraiment une des femmes s plus séduisantes que j'ai rencontrées », ı quelque chose du même genre. Je ne me ouviens plus des mots exacts parce que je e les écoutais pas. Depuis que nous avions en même temps, je savais que rien n'avait 'importance parce qu'il n'y avait plus 'espoir, plus d'espoir du tout.

Silence.

COLLYER. — C'est ce soir-là que vous avez ısisté pour rentrer à Londres avec moi ?

ESTHER. — Oui.

COLLYER. — Il me semble que vous ne ouliez pas non plus retourner à Sunningdale week-end suivant...

ESTHER. — C'est exact.

COLLYER. — Alors, quand ça a-t-il comencé ?

ESTHER. — En septembre. Vous rappelez-ous qu'il m'avait emmenée à Londres au héâtre ?

COLLYER. — Oui, vaguement... Mais la renontre du golf datait du mois de juin ?

ESTHER. — Le vingt-quatre juin.

COLLYER. — Et, pendant ces deux mois, ourquoi ne m'avez-vous parlé de rien ?

ESTHER. — Que m'auriez-vous dit si je vous vais parlé ?

COLLYER. — Ce que je vais vous dire mainnant. Que cet homme dont vous vous prédez amoureuse est, moralement et intellecuellement, à cent coudées au-dessous de vous, u'il n'a absolument rien de commun avec ous, que le mal dont vous souffrez n'est u'un engouement de caractère assez sordide que votre devoir le plus impérieux est de retrouver votre bon sens vite et complètement. *(Esther acquiesce.)* Qu'auriez-vous répondu ?

ESTHER. — J'aurais été entièrement de votre avis. Mais ça n'aurait rien changé.

Elle regarde sa montre.

COLLYER. — Si nous avions eu des enfants, est-ce que ça aurait changé quelque chose ?

ESTHER. — Vous ne nous trouvez pas suffisamment comblés ? Faut-il vraiment imaginer autre chose ?

COLLYER. — Autrement dit, ça non plus n'aurait rien changé ?

ESTHER. — Admettons...

COLLYER. — Quand je pense que tout ça s'est déclenché uniquement parce que j'ai loué cette maison...

ESTHER. — N'ayez pas de regret, Willy. Freddy et moi nous nous serions sûrement rencontrés un jour ou l'autre... Il est temps que vous partiez.

COLLYER. — Vous croyez donc aux affinités électives ?

ESTHER. — Je crois à la Fatalité.

COLLYER. — Eh bien, à voir le résultat... c'est une fichue Fatalité...

ESTHER. — Il peut y avoir de bonnes et de mauvaises affinités. N'oubliez pas votre cadeau... surtout après le mal que je me suis donné pour l'emballer.

Elle va vers le paquet posé par terre et le ramasse. On entend une clef tourner dans la serrure. Freddy paraît, reste un moment sur le seuil, entre en meilleur état qu'il n'était parti.

SCENE VII

COLLYER, ESTHER, FREDDY,
puis FREDDY *et* ESTHER.

FREDDY. — Je pensais bien que c'était vous. Il n'y a pas beaucoup de gens susceptibles de se promener dans ce quartier avec une grande Rolls noire...

ESTHER. — Qu'est-ce que tu as fait de Miller ?

FREDDY. — Miller ?

ESTHER. — Il n'a pas été te rejoindre au nouveau bar ?

FREDDY. — Je n'ai pas été au nouveau bar. *(A Collyer :)* C'est toujours le même chauffeur ?

COLLYER. — Oui.

ESTHER. — Willy est venu me voir parce qu'on lui a téléphoné au moment de mon... accident.

FREDDY. — Bien sûr. Alors, vous avez entendu parler de son accident ?

COLLYER. — Oui.

FREDDY. — Avez-vous jamais oublié sa fête ?

COLLYER. — Non, jamais.

FREDDY. — Évidemment, vous n'êtes pas du type qui oublie les anniversaires... Vous avez été nommé procureur général ?

COLLYER. — Oui.

FREDDY. — Vous avez toujours des tonnes d'argent ?

COLLYER. — Ça va, merci.

FREDDY. — Est-ce que vous aimez toujours Esther ?

ESTHER. — Ne l'écoutez pas, Willy, il est ivre. Freddy, tu ferais mieux d'aller t'étendre...

FREDDY. — Je suis bourré, n'est-ce pas ? Je suis sûr que vous n'avez jamais été bourré comme ça.

ESTHER. — Freddy, pour l'amour du ciel, essaie d'être décent...

FREDDY. — Je posais simplement une question au procureur et j'aurais aimé connaître sa réponse. Tout ça n'a d'ailleurs aucune importance.

Il sort vers la chambre.

ESTHER. — Je suis désolée, Willy.

COLLYER. — Ne vous tracassez pas.

ESTHER. — Vous feriez mieux de partir maintenant.

COLLYER. — Oui. *(Il va vers la porte. Esther ne le regarde pas. Son regard est concentré visiblement sur ce qui se passe derrière la porte de la chambre).* La réponse à la question est oui.

ESTHER. — Pardon ?

COLLYER. — La question que Page vient de me poser... la réponse est oui.

ESTHER. — Oh ! Willy... je vous en prie...

COLLYER. — Bien... Êtes-vous certaine de pouvoir dominer la situation ?

Il montre la chambre.

ESTHER. — Mais oui.

COLLYER. — Il a beaucoup changé. Il est devenu tout à fait différent.

ESTHER. — Il n'a pas été bien portant ces temps derniers...

COLLYER. — Ça se voit. Eh bien ! Adieu, Esther.

ESTHER. — Je suis navrée, Willy. Réellement navrée. Que puis-je dire d'autre ?...

COLLYER. — Rien.

Esther l'embrasse soudain sur la joue et lui sourit.

ESTHER. — Au revoir, Willy. *(Collyer sort. Esther frappe à la porte de la chambre. On ne répond pas et la porte est fermée de l'intérieur.)* Freddy, ouvre, Freddy, mon chéri. *(Elle frappe de nouveau.)* Ne fais pas l'enfant, laisse-moi entrer. *(Elle renonce et allume une cigarette. Freddy reparaît habillé en foncé, très gentleman.)* Tu es très élégant. Tu sors ?

FREDDY. — Oui.

ESTHER. — Où vas-tu ?

FREDDY. — Je vais voir quelqu'un pour une situation...

ESTHER. — Qui ça ?

FREDDY. — Lopez.

ESTHER. — Lopez ?

FREDDY. — L'Américain du Sud avec qu j'ai déjeuné.

ESTHER. — Ah oui ! c'est vrai. J'avai oublié. Ça s'est bien passé ?

FREDDY. — Très bien.

ESTHER. — Bravo ! Tu crois qu'il va t trouver quelque chose ?

FREDDY. — Oui, je crois. Il m'a fait un proposition... Naturellement, la décisio dépend de son patron.

ESTHER. — Laisse-moi te regarder... Oh chéri, tu aurais dû mettre une chemise propre

FREDDY. — Je n'en ai pas.

ESTHER. — C'est vrai, la blanchisseuse été encore en retard cette semaine. Je t'e laverai une pour demain.

FREDDY. — Merci. Je ne fais pas tro moche ?

ESTHER. — Non, ça va. Tes chaussures on besoin d'un coup de chiffon.

FREDDY. — Je vais les astiquer.

ESTHER. — Non, enlève-les. Je vais le faire.. *(Elle va vers la cuisine.)* ...Je ne sais pa comment tu te débrouilles, mais, quand tu fais tes chaussures toi-même, tu as toujour l'air de les avoir traînées dans le charbon *(Elle emporte les souliers à la cuisine. Elle revient en les brossant.)* Quel genre de situation ?

FREDDY. — Ah !.. il faut évidemment que je te mette au courant.

Regard inquiet d'Esther.

ESTHER. — Figure-toi que ça m'intéresse.

FREDDY. — Écoute, Esther, j'ai à te parler Ce n'est pas facile, aussi je te prie de ne pas m'interrompre. Tu as le génie de me faire prendre des vessies pour des lanternes et il suffit que mes idées soient claires pour que tu les embrouilles.

ESTHER. — Navrée de t'interrompre déjà mais comment peux-tu prétendre avoir les idées claires après avoir bu comme tu l'as fai cet après-midi ?

FREDDY. — Je suis tout à fait dessaoulé maintenant. J'ai pris deux tasses de café et j'ai marché un long moment. Je sais très bien ce que je fais.

ESTHER. — Et qu'est-ce que tu fais ?

FREDDY. — Je vais partir pour l'Amérique du Sud comme pilote d'essai.

ESTHER. — Pilote d'essai ? Mais tu m'as dit cent fois que tu voulais renoncer à ce métier-là. Après ton accident au Canada, tu prétendais avoir perdu ton sens de l'air et tes réflexes...

FREDDY. — Tout ça reviendra. Au Canada je buvais trop, tu le sais aussi bien que moi..

ESTHER. — Oui, je le sais. Et la commission d'enquête chargée de ton cas le savait aussi Est-ce que Lopez est au courant ?

FREDDY. — Non, et il n'a aucune chance d'être jamais mis au courant. Ne t'inquiète pas de mes réflexes, Esther ; après un mois ou

eux dans une carlingue je redeviendrai ce ue j'étais : le type à la Baraka.

ESTHER. — Cesse de parler cet argot ilitaire absurde... *(Plus gentiment :)* ...Ça 'exaspère et tout ça est si important...

FREDDY. — Oui, c'est très important.

ESTHER. — Et où, en Amérique du Sud ?

FREDDY. — Quelque part aux environs de o.

ESTHER. — Je vois. *(Elle frotte toujours achinalement les souliers.)* Et quand par-ns-nous ?

FREDDY. — Nous ne partons pas.

ESTHER. — Comment, nous ne partons pas ?

FREDDY. — Toi et moi nous ne partons pas. pars seul. C'est ça que j'essayais de te dire.

Esther laisse tomber les souliers.

ESTHER. — Pourquoi, Freddy ?

FREDDY. — Si je dois voler, il faut que je ve seul...

ESTHER. — Mais pourquoi ?

FREDDY. — Parce que... Et puis... écoute, sther, ma chérie... Ce n'est pas la vraie ison. *(Silence.)* Tu as toujours prétendu ue je ne t'aimais pas. Dans le sens où tu ntends, c'est exact, mais le sentiment que éprouve pour toi est toujours plus fort que ce ue j'ai jamais éprouvé dans le passé ou que je ourrai jamais éprouver dans l'avenir. C'est ourquoi je suis parti avec toi au premier gne, pourquoi je suis resté avec toi tout temps et pourquoi, maintenant, il est dispensable que je te quitte.

ESTHER. — Tout ceci est magistralement xprimé. Tu l'as appris par cœur ?

FREDDY. — J'ai beaucoup réfléchi pendant a promenade. Ce que je te dis est en effet peu préparé, mais n'en est pas moins vrai. t'aime beaucoup trop pour laisser les oses pourrir entre nous. Tu te rends compte ue ta lettre a été pour moi un choc froyable ? J'ai souvent pensé que tu n'étais s heureuse avec moi et, toi-même, tu as dû apercevoir que je dégringolais la pente. squ'à ce matin, je n'avais jamais compris ue tu avais pu être blessée par la différence nos sentiments. On ne peut pas demander un type de continuer comme si de rien était, quand il est conscient de pousser au uicide la seule femme qu'il ait jamais aimée.

ESTHER. — Crois-tu que notre séparation 'éloignera du suicide ?

FREDDY. — C'est un risque à courir. C'est risque que nous devons courir.

ESTHER. — Freddy, sais-tu ce que c'est que désespoir ?...

FREDDY. — Il n'y a pas de désespoir qui tienne, Esther. Je suis... consterné de ce qui arrive.

ESTHER. — Tu sais très bien que tu raisonnes tout à fait différemment le matin.

FREDDY. — Non, Esther, pas cette fois. De plus, je ne veux pas être ici demain matin.

ESTHER. — Où seras-tu ?

FREDDY. — Je ne sais pas ; ailleurs... Il vaut mieux que je parte ce soir.

ESTHER. — Non, Freddy, non.

FREDDY. — Si, si, c'est beaucoup mieux. Ta force de persuasion me terrorise. *(Passionnément :)* Je sais que j'ai raison, je le sens jusqu'au fond de moi-même, mais, avec ton satané bagout, tu serais encore capable de tout embrouiller, et, ce coup-ci, je serais définitivement fichu.

ESTHER. — Je ne t'influencerai pas, Freddy. Je te promets de ne pas chercher à t'influencer, mais je te supplie de rester ce soir. Rien que cette nuit.

FREDDY. — Non, Esther.

ESTHER. — Une seule nuit, Freddy.

FREDDY. — Impossible.

ESTHER. — Ne sois pas cruel, Freddy. Comment peux-tu être aussi cruel ?

FREDDY. — Esther, c'est notre dernière chance. Si nous la laissons passer, nous sommes fichus. Toi et moi nous sommes morts.

Esther pleure. Freddy s'approche d'elle et reprend ses souliers.

ESTHER. — Je n'ai pas encore fini de les cirer.

FREDDY. — Ça va comme ça. *(Il les met.)* Je suis navré, Esther. Désespéré. Je te supplie de ne pas pleurer. Tu n'imagines pas l'effet...

ESTHER. — Pas tout de suite, Freddy, pas à la minute... *(Freddy finit de mettre ses souliers et s'éloigne d'elle en se bouchant les oreilles.)* Tu as toutes tes affaires ici, il faut que tu les emballes.

FREDDY. — Je les enverai chercher.

ESTHER. — Tu avais promis de revenir dîner.

FREDDY. — Je sais. Je regrette ça aussi.

Il l'embrasse très vite et va vers la porte.

ESTHER, *frénétiquement.* — Mais tu ne peux pas ne pas tenir cette promesse-là, c'est impossible. Reviens juste pour notre dîner, Freddy, je ne dirai rien, je te le jure, et, si tu veux, tu partiras tout de suite après... *(Freddy sort. Esther court derrière lui en criant :)* Freddy, reviens. Ne pars pas... Ne m'abandonne pas ce soir, pas ce soir. Ne m'abandonne pas...

Elle sort derrière lui pendant que tombe le

RIDEAU

ACTE III

Même décor. Au lever du rideau, Esther est assise et regarde fixement un point de la pièce sans bouger. Au bout d'un moment, le téléphone sonne. Elle se lève et se rapproche du téléphone, mais ne se décide à répondre qu'après de nombreuses sonneries.

SCENE PREMIERE

ESTHER, *seule, puis* Mme ELTON *et* ANNE.

ESTHER, *téléphonant.* — Allô !... Non, il n'est pas là... De la part de qui ?... Ah ! bonsoir !... Quelle heure est-il ?... Onze heures dix ? Déjà ?... Non, non, je ne dormais pas. Je lisais... Oui, je l'attends d'un moment à l'autre... Au sujet du golf ?... Oui, je lui dirai de vous rappeler. Il sait votre numéro ? Très bien... Bonsoir.

Elle replace le récepteur et reste un moment à le regarder. Au bout d'un moment, elle porte instinctivement la main au récepteur pour demander un numéro et la retire, puis la laisse pendre désespérément. Elle retourne à sa chaise, reprenant la pose dans laquelle on l'a découverte. On frappe à la porte. Elle va ouvrir. Entre Mme Elton.

Mme ELTON. — Bonsoir, madame Page.

ESTHER. — Bonsoir. Vous désirez quelque chose ?

Mme ELTON. — Seulement savoir si vous n'avez besoin de rien. M. Page n'est pas ici ?

ESTHER. — Non.

Mme ELTON. — Vous n'allez pas allumer votre feu ? Le temps a brusquement tourné au froid.

ESTHER. — Merci, je n'ai pas froid.

Mme ELTON. — Quelle drôle d'idée de ne pas fermer vos rideaux.

On frappe à la porte entr'ouverte. Paraît Anne Welsch.

ANNE. — Excusez-moi...

ESTHER. — Bonsoir.

ANNE. — Bonsoir, madame. Je me demandais si, par hasard, Philippe n'était pas ici.

ESTHER. — Votre mari ? Non. Pourquoi serait-il ici ?

ANNE. — Je pensais que M. Page était peut-être rentré, et...

ESTHER, *très excitée.* — Ils étaient ensemble ?

ANNE. — Oui, je crois.

ESTHER. — Où ça ?

ANNE. — Je ne sais pas. Je n'ai pas voul les accompagner parce que j'avais du ra commodage en retard. Mais il y a maintenar plus de deux heures que je les ai quittés.

ESTHER. — Où avez-vous rencontré M Page ?

ANNE. — Nous dinions au *Belvédère* M. Page était au bar et il est venu s'asseoir notre table.

ESTHER. — Ah !

ANNE. — Nous le connaissions à peine, mai il a été tout de suite si confiant et amical... I a dit qu'il avait besoin de société. Il nous offert un cognac... et, après, il a demandé Philippe de venir passer un moment avec lu à un nouveau bar...

ESTHER. — Quel nouveau bar ?

ANNE. — Je ne sais plus comment i s'appelle.

ESTHER. — Comment était-il ?

ANNE. — Qui ? M. Page ?

ESTHER. — Oui.

ANNE. — Mais tout à fait bien.

ESTHER. — Ah !

ANNE. — Ça a l'air de vous étonner.

ESTHER. — Oui.

ANNE. — Vous ne voulez pas dire qu'i était...

ESTHER. — Ivre, si...

ANNE. — Il n'en avait pas l'air. Évidemment ça se passait il y a deux heures. Comm Philippe ne boit pas du tout, il n'y a vraiment pas de danger... La seule chose, c'es que... C'est vraiment stupide de ma part... J'a horreur de me sentir seule à la maison.

ESTHER, *sourire feint.* — Je vous comprends Ne vous inquiétez pas, je suis sûre que votr mari va rentrer d'une minute à l'autre.

ANNE. — Je l'espère. S'il vient ici, vou seriez bien gentille de lui dire que je l'attends

ESTHER. — Comptez sur moi. Bonsoir.

ANNE. — Bonsoir, madame.

Elle sort.

ESTHER. — Madame Elton, vous rappelez vous le nom de ce nouveau bar ?

Mme ELTON. — Non, ma chère, absolumen pas.

ESTHER. — Nous avons reçu une cart d'invitation... Ah, je me rappelle : *Le Totem*

Elle va vers une coupe où sont rangés de papiers et cherche fébrilement.

Mme ELTON. — Oui, il me semble bien qu c'était quelque chose comme ça !...

Elle regarde Esther avec sympathie pendant qu'elle cherche.

ESTHER. — Ah ! Voici la carte ! *(Elle fait numéro au téléphone.)* Allô ! *Le Totem* ?... ites-moi, est-ce que M. Page est chez vous ? . Page. P-a-g-e... Oui... Il y a combien de mps ?... Une demi-heure ?... Savez-vous où a été ?... Non, ça n'a pas d'importance. Si mais il revenait, dites-lui que sa femme a léphoné. *(Frénétiquement :)* Un moment. Ne uittez pas... Ne lui dites rien, rien du tout. ui, entendu. Merci, bonsoir.

Elle raccroche. Mme Elton secoue la tête.

Mme ELTON. — Qu'il vous laisse seule après qui s'est passé hier soir, ça me renverse.

ESTHER, *brutalement.* — Madame Elton, us n'avez donc rien à faire ce soir ?...

Mme ELTON, *calmement.* — Si, j'ai beaucoup travail.

Elle va vers la porte.

ESTHER, *vite.* — Excusez-moi, je ne voulais s être désagréable.

Mme ELTON, *se retournant.* — Oh ! Je sais en que vous ne le faites pas exprès. Je vais ême vous confier un secret : vous êtes ma catalre préférée.

ESTHER. — On se demande pourquoi...

Mme ELTON, *secouant la tête.* — Parce que, c'est bête n'est-ce pas ? — on préfère ujours les personnes sympathiques aux per-nnes vertueuses. Vous ne trouvez pas ?

Elle a ouvert la porte. Miller, en pardessus, est derrière. Il porte un grand sac de cuir.

SCENE II

ESTHER, Mme ELTON, MILLER.

Mme ELTON. — Ah, bonsoir, monsieur Miller. us avez déjà fini votre travail ?

MILLER. — Oui. *(A Esther :)* Comment vous ntez-vous, madame Page ?

ESTHER. — Très bien, merci. Vous travaillez ujours aussi tard ?

MILLER. — Oui, souvent.

ESTHER. — Qu'est-ce que vous transportez ns cet énorme sac ?

MILLER. — Rien, rien du tout.

Mme ELTON. — Oh, monsieur Miller, j'ai nte de vous ennuyer encore, mon mari uffre de nouveau. Je serais tellement plus nquille si vous pouviez jeter un coup d'œil r lui avant de vous coucher.

MILLER. — Je vais descendre dans cinq nutes...

Mme ELTON. — Merci beaucoup. Vous êtes n gentil... *(Il sort. A Esther :)* Vous uriez pas dû lui poser de questions sur son , il a horreur de ça...

ESTHER. — Désolée... d'autant plus que ça était parfaitement égal ; j'ai parlé de ça ur dire quelque chose.

Elle regarde le téléphone.

Mme ELTON. — Si j'étais vous, je ne me servirais plus de cet instrument ce soir...

ESTHER. — Vous avez peut-être raison...

Mme ELTON. — Pourquoi n'allez-vous pas vous coucher ? Je vous apporterais une infusion bien chaude dans votre lit *(Esther acquiesce de la tête.)* ou je demanderai à M. Miller de vous donner une drogue pour dormir...

ESTHER. — Dites-moi, il est vraiment médecin, n'est-ce pas ?

Mme ELTON. — Il l'a été.

ESTHER. — Il a eu des ennuis ?

Mme ELTON. — Pourquoi dites-vous ça ?

ESTHER. — Ça se sent.

Mme ELTON. — Eh bien ! oui. Il a eu des ennuis... de gros ennuis. N'ayez surtout jamais l'air d'être au courant. Pauvre M. Miller... c'est navrant... Il est si gêné quand il sait qu'on sait.

ESTHER. — Il vous a raconté son histoire ?

Mme ELTON. — Non, mais, peu de temps après son installation ici, est arrivée une lettre adressée au docteur Kurt Miller, et, alors, je me suis souvenue de son cas parce qu'on en avait beaucoup parlé dans les journaux à l'époque. Naturellement, je ne lui ai pas laissé voir que j'avais fait le rapprochement, mais il l'avait deviné. Figurez-vous qu'un jour où je m'étonnais qu'il soit aussi ordonné — c'est plutôt rare chez les hommes — il m'a dit : « Madame Elton, l'ordre est la seule chose que j'ai apprise en prison ». C'est comme je vous le dis. Depuis, il ne m'en a plus jamais parlé et, très peu de temps après, il m'a proposé de soigner M. Elton. On a été très dur pour lui... Comme il était étranger, il a payé pour les autres... Un homme comme lui, en être réduit à être commis chez un bookmaker... Quelle misère !

ESTHER. — Pourquoi a-t-il accepté ce travail ?

Mme ELTON. — Ah ! si les malheureux pouvaient choisir !... Un de ses anciens clients a dû avoir pitié de lui et le faire entrer là dedans... Il faut bien manger. En tout cas, si ça vous intéresse, je peux vous dire ce qu'il a dans son sac : ce sont des instruments pour les enfants paralysés. Il paraît qu'il avait mis au point une méthode de rééducation musculaire absolument merveilleuse.

ESTHER. — Il ne pourra plus jamais exercer ?

Mme ELTON. — Sûrement pas... Vous savez comme ils sont entre confrères... Ce qu'il a fait n'était évidemment pas bien recommandable, mais, après tout, il avait peut-être des excuses. Les gens sont sans pitié... Je parle des gens ordinaires...

ESTHER. — Mais vous, madame Elton, vous avez eu pitié de lui ?

Mme ELTON. — Oh ! moi... j'en ai trop vu depuis que je suis ici pour me permettre de

juger qui que ce soit ou pour être choquée par quoi que ce soit... Il faut de tout pour faire un monde... Un moment, il y avait un couple au numéro onze... *(Elle s'arrête subitement.)* J'entends M. Miller dans l'escalier. *(Elle ouvre et on voit Miller descendre l'escalier.)* Je vais dire à mon mari que vous descendez.

MILLER. — Bien, madame Elton.

Mme ELTON. — Pourriez-vous donner à Mme Page un comprimé pour dormir ?

MILLER. — J'y avais pensé...

Mme ELTON. — Excusez-moi... *(A Esther :)* Bonsoir, madame Page. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler. De toute façon je passerai probablement la nuit debout à cause de mon mari.

Elle sort. Miller entre, tire de sa poche un tube de comprimés et en tend deux à Esther.

ESTHER. — Merci, docteur.

MILLER. — Je vous ai déjà demandé de ne pas m'appeler docteur...

ESTHER. — J'avais oublié... je vous demande pardon.

MILLER. — Vous allez vous coucher tout de suite ?

ESTHER. — Dans un moment.

MILLER. — Tâchez que ce moment ne soit pas trop long.

ESTHER. — Tout le monde est aux petits soins pour moi ce soir...

MILLER. — Ça vous étonne ? Vous savez pourtant bien que, dans cette maison, les voix traversent les cloisons...

ESTHER. — La voix de Freddy et la mienne ? *(Miller acquiesce.)* Alors, on nous a entendus, et tous les respectables locataires de ce respectable immeuble en ont fait des gorges chaudes. Ils se sont réjouis à l'idée que le jeune amant ivre-mort avait enfin abandonné sa maîtresse après l'avoir traitée comme elle le méritait ?...

MILLER. — Je n'ai pas dit ça, il est vrai que je ne fais pas partie des locataires respectables...

ESTHER, *simplement.* — Qu'est-ce que je dois faire ?

MILLER. — Je ne suis guère qualifié pour vous conseiller.

Un temps.

ESTHER. — Vous, vous n'avez jamais pensé au gaz autrefois ?

Silence.

MILLER. — Madame Elton, hein ? *(Brusquement :)* Vous voulez mon avis ? Avalez ces comprimés, dormez ce soir, et, demain continuez à vivre.

On frappe à la porte. Collyer est derrière en smoking.

SCENE III

MILLER, *un instant ;* ESTHER, COLLYER

ESTHER. — Willy !

COLLYER. — Il fallait que je vous voi d'urgence.

Il entre en regardant Miller.

MILLER, *à Esther.* — Je vous ai donné mo avis. Bonsoir, madame.

Il sort en saluant Collyer. Collyer ten une lettre ouverte à Esther qui para très émue en reconnaissant l'écritur Elle lit rapidement.

ESTHER. — Quand est-elle arrivée ?

COLLYER. — Je ne sais pas. Je l'ai trouvé dans ma boîte en sortant tout à l'heure. Il dû la déposer sans sonner. *(Esther relit l lettre, l'air tout à fait absente.)* Est-ce qu c'est vrai ?

ESTHER, *avec lassitude.* — Oui, c'est vrai.

Elle lui rend la lettre.

COLLYER. — Et quand ça s'est-il passé ?

ESTHER. — Cet après-midi. Tout de suit après votre départ.

COLLYER. — Mais pour quelle raison...

ESTHER. — Mon.. accident d'hier... C'est l raison pour laquelle il a trop bu tantôt. prétend que chacun de nous conduit l'autr à la mort.

COLLYER. — In vino veritas.

ESTHER. — Il n'était pas tout à fait ivr quand il a dit ça.

COLLYER. — Ça prouve qu'il a plus d perspicacité que je ne lui en prêtais. E qu'est-ce qu'il va faire ?

ESTHER. — Il a accepté une situation d pilote d'essai en Amérique du Sud.

COLLYER. — Ah !... *(Prenant la lettre.* J'aime particulièrement la formule « désol d'avoir causé autant d'embêtements » ; ç sonne aussi pudiquement qu'un communiqu de la R.A.F. *(Il déchire la lettre en morceau et la jette dans la corbeille.)* Je suis constern pour vous, Esther.

ESTHER, *lui tournant le dos.* — C'éta probablement écrit...

COLLYER. — Je compatis d'autant mieu que j'ai passé à peu près par où vous passe actuellement...

ESTHER, *avec énergie.* — Tout ça s'arra gera... Vous êtes bien élégant. D'où venez vous ?

COLLYER. — De chez moi. J'avais quelqu personnes à dîner.

ESTHER. — Qui ?

COLLYER. — Olivia, les Preston, un jug américain et sa femme.

ESTHER. — Olivia était en forme ?

COLLYER. — Très. Elle a eu un mot tr drôle...

ESTHER. — Lequel ?

COLLYER. — Flûte ! J'ai oublié. Ah ! si, je n'en souviens... Maintenant je ne le trouve plus drôle du tout. C'était peut-être le ton dont elle l'a dit. Elle a déclaré au juge américain qu'il avait l'air d'un chérubin en colère.

ESTHER. — « Un chérubin en colère » ? Je l'entends d'ici... *(Elle rit beaucoup trop longtemps pour la qualité de la plaisanterie.)* « Un chérubin en colère »...

Le rire se transforme en larmes, les larmes en sanglots. Elle enfonce sa tête dans les coussins du divan. Elle essaye désespérément de maîtriser son émotion. Collyer s'assied à côté d'elle.

COLLYER. — Esther... je vous en supplie... Si seulement je pouvais vous aider ? *(Il lui tourne la tête. Esther reprend peu à peu le contrôle d'elle-même.)* Je sais que ce n'est pas le moment de vous le dire, mais, croyez-moi, cette... rupture est certainement ce qui pouvait vous arriver de mieux. Vous avez vous-même parlé d'affinités néfastes.

Esther se sèche les yeux, ne répond pas. Collyer regarde la pièce.

ESTHER. — Je m'excuse, ça a été plus fort que moi.

COLLYER. — Il faut que vous quittiez très vite cet endroit sinistre. Je me demande même s'il est sage de vous y laisser ce soir...

ESTHER. — Ça ira très bien.

COLLYER. — Je n'en suis pas si sûr... Vous étiez seule ici hier soir ?

ESTHER. — Oui. Quel rapport ?

COLLYER. — Alors ne restez pas ici ce soir, partez tout de suite.

ESTHER. — Tout de suite ?... Et où voulez-vous que j'aille ?

COLLYER. — Eh bien ! je pourrais vous faire timidement une proposition... En fait, la solution suggérée par Freddy dans sa lettre. *(Esther le regarde. Silence.)* Avez-vous déjà oublié ce que je vous ai dit cet après-midi ?

ESTHER. — Taisez-vous, Willy. Par pitié, taisez-vous. *(Silence. Elle se lève.)* Voulez-vous boire quelque chose ?

COLLYER. — Avec plaisir.

ESTHER. — Oh ! mon Dieu, j'avais oublié que Freddy avait vidé la bouteille de whisky...

COLLYER. — Ça n'a aucune importance.

ESTHER. — Attendez une seconde. J'ai autre chose. *(Elle apporte une bouteille de champagne.)* Du champagne. Malheureusement, je l'ai débouché hier soir et, comme de plus, il vient de chez l'épicier du coin, je ne sais pas si votre palais délicat pourra le supporter.

COLLYER. — Ça ira très bien. *(Il ouvre la bouteille. Elle lui passe deux verres. Il les remplit.)* A quoi buvons-nous ?

ESTHER. — A l'avenir, apparemment.

COLLYER. — Puis-je dire... à notre avenir ?

ESTHER. — Non, Willy. A l'avenir seulement. *(Ils boivent en silence.)* Comment le trouvez-vous ?

COLLYER. — Très possible. *(Après un silence :)* Et de quoi sera fait cet avenir ?

ESTHER. — Je n'y ai pas encore pensé.

COLLYER. — Ne devriez-vous pas y penser ?

ESTHER. — Eh bien ! je resterai ici jusqu'à ce que je trouve autre chose. Je tâcherai de découvrir un atelier. Cela me permettra de travailler plus commodément. Si je n'arrive pas à vendre ma peinture, je chercherai une situation.

COLLYER. — Quel genre de situation ?

ESTHER. — Je ne sais pas... Il doit bien exister quelque chose que je puisse faire.

COLLYER. — Et vous envisagez de vivre seule jusqu'à la fin de vos jours ?

ESTHER. — Je n'envisage rien, Willy. Je ne suis vraiment pas d'humeur à faire des projets...

COLLYER. — Quand vous serez sortie de ce gâchis, j'espère que vous serez plus raisonnable....

ESTHER, *énervée.* — Willy, je vous en supplie... Je vous ai déjà expliqué...

COLLYER, *également énervé.* — Enfin, Esther, êtes-vous consciente de ce que je vous offre ?

ESTHER. — Et vous, Willy, êtes-vous conscient de ce qu'il m'en coûte de refuser ?

COLLYER. — Alors, pourquoi refuser ?

ESTHER. — Je suis honnête, Willy : je ne peux pas vous revenir comme épouse, je ne suis plus votre femme... Comprenez donc qu'il est impossible d'effacer l'année qui vient de s'écouler...

COLLYER. — Je ne comprends qu'une chose. C'est que je suis beaucoup plus amoureux de vous aujourd'hui que le jour de notre mariage.

ESTHER, *tranquillement.* — Vous n'étiez pas amoureux de moi le jour de notre mariage, vous n'êtes pas amoureux de moi aujourd'hui, et vous ne l'avez jamais été...

COLLYER. — Esther !

ESTHER. — Vous me considérez simplement comme votre propriété, une propriété qui a pris de la plus-value à vos yeux depuis que d'autres amateurs l'ont appréciée.

COLLYER, *blessé.* — Oh ! Esther !...

ESTHER. — Vous m'avez forcée à exprimer ces vérités désagréables, Willy, et pourtant vous êtes la seule personne au monde à qui j'aimerais ne pas faire de peine. Vous feriez mieux de rentrer chez vous maintenant et nous reparlerons de tout ça un autre jour, quand nous aurons l'un et l'autre retrouvé notre calme.

COLLYER. — Non, non, maintenant allons jusqu'au bout. Vous prétendez que je n'étais pas amoureux de vous quand je vous ai épousée ?

ESTHER. — Vous n'étiez pas amoureux de moi.

COLLYER. — Alors, pourquoi vous ai-je

épousée ? Que m'apportiez-vous d'autre que vous-même ?

ESTHER. — Inutile de me rappeler combien j'étais un parti médiocre. J'en ai toujours été parfaitement consciente... Sans doute avez-vous cru m'épouser par amour, du moins tel que vous conceviez l'amour. Moi aussi, j'ai cru vous épouser par amour, tel que je le concevais alors. Le malheur, c'est que nos deux conceptions ne coïncidaient pas. Voyez-vous, Willy, j'avais beaucoup plus à donner que vous n'avez jamais désiré recevoir...

COLLYER. — Mais c'est faux ! Je souhaitais profondément que vous m'aimiez...

ESTHER. — Oui, Willy, vous vouliez une femme aimante. Pas une femme amoureuse. C'est toute la différence.

Silence.

COLLYER. — Cette histoire d'atelier et de situation est simplement ridicule... Je n'ai pas la moindre illusion sur l'avenir que vous vous préparez. *(Silence d'Esther.)* Vous ne pouvez pas vous passer de lui : c'est plus fort que vous. *(Silence d'Esther.)* Esther, ma chérie, ce que vous venez de dire sur la façon dont je vous aime est peut-être juste, mais ça ne m'empêche pas de vous offrir une chance de salut. Pourquoi la refuser ? Notre association n'avait pas si mal réussi autrefois...

ESTHER. — Elle avait même très bien réussi.

COLLYER. — Alors ?

Esther ne répond pas. Il l'embrasse. Elle ne résiste pas, mais ne rend rien. Après un moment, il la laisse aller.

ESTHER. — Voyez-vous, Willy, je ne suis plus du tout la même personne. *(Silence.)* Vous feriez vraiment mieux de vous en aller maintenant. *(Collyer regarde la pièce. Esther s'impatiente.)* Je vous assure que je m'en tirerai très bien.

Collyer se dirige vers la porte.

COLLYER. — Vous êtes toujours décidée à divorcer ?

ESTHER. — Je pense que ce serait préférable.

COLLYER. — Il y aura quantité de choses ennuyeuses à régler...

ESTHER. — Bien.

COLLYER. — Vous n'avez pas besoin d'argent ?

ESTHER. — Willy, je vous en prie...

COLLYER. — Bon, bon ! Alors, au revoir...

ESTHER. — Au revoir.

Il la regarde, visiblement troublé. Elle évite son regard. Il sort en haussant les épaules. Esther, seule, se sert une rasade de champagne. Elle est sur le point de se rasseoir quand on entend une clef tourner dans la serrure. Elle se cache dans la cuisine. La porte s'ouvre furtivement. Entre Philippe Welsch. Esther revient en scène.

SCENE IV

ESTHER, PHILIPPE.

ESTHER. — Freddy !

PHILIPPE, *tournant la tête, très embarrassé.* — Oh !

ESTHER. — Comment êtes-vous entré ?

PHILIPPE. — Page... m'a confié sa clef. Pour que je prenne sa valise. Toutes ses affaires de toilette sont restées dedans et il en a besoin.

ESTHER. — Où va-t-il coucher cette nuit ?

PHILIPPE, *très mal à l'aise.* — Je ne sais pas.

ESTHER. — Où est-il en ce moment ?

PHILIPPE. — Euh !... Je ne connais pas le nom de l'endroit.

ESTHER. — Où est-ce ?

PHILIPPE. — Quelque part dans le West-End.

ESTHER. — Greek Street ?

PHILIPPE, *à l'agonie.* — Je ne sais pas.

Silence.

ESTHER. — Vous êtes resté longtemps avec lui ?

PHILIPPE. — Jusqu'à maintenant.

ESTHER. — Il peut raconter beaucoup de choses en trois heures, surtout quand il est ivre.

PHILIPPE. — Il n'est pas ivre et ce qu'il dit est parfaitement sensé.

ESTHER, *amère.* — Vraiment ?

PHILIPPE, *sur un ton protecteur.* — Madame, me permettez-vous de vous parler franchement ? Quoique je ne l'aie pas poussé à faire des confidences, Page a été très sincère avec moi. Très, très sincère. Je suis donc au courant de votre situation et je comprends parfaitement ce que vous éprouvez en ce moment.

ESTHER, *amusée.* — Ah, oui ?

PHILIPPE. — J'ai été amoureux moi aussi. En fait, il y a un peu plus d'un an, j'ai failli me séparer de ma femme à cause d'une fille qui n'était pas du tout du genre qui me convenait. J'en étais fou. Nous courions au désastre. Je sais donc très bien ce que c'est que de rompre avec quelqu'un qu'on aime. Me trouvez-vous indiscret ?

ESTHER. — Pas du tout.

PHILIPPE. — Il me semble que vous devriez vous cuirasser et accepter une solution raisonnable. Bon sang ! je me rappelle combien ça a été dur pour moi !... Cette fille, c'était une actrice... pas une actrice en vogue... une figurante. Un jour, je me suis assis et je me suis dit : « Sur le plan physique, tu ne peux rien rêver de mieux ; mais, pour le reste, qu'est-ce que c'est ? Une moins que rien ! » Alors, savez-vous ce que j'ai fait ? Je lui ai écrit une lettre de rupture et je suis parti tout seul pendant une quinzaine. Naturellement, au début, ça a été affreux, mais, peu à peu, les

choses se sont tassées et, quand je suis rentré, j'étais guéri.

ESTHER. — Bravo ! Où avez-vous été ?

PHILIPPE. — A Brighton.

ESTHER. — Très joli coin...

PHILIPPE. — Pour vous, il vaudrait mieux l'Italie ou la Côte d'Azur...

ESTHER. — Pourquoi donc ?

PHILIPPE. — Eh bien, pour changer plus complètement de climat : du soleil, personne que vous connaissiez, et beaucoup de temps pour réfléchir à vos petites affaires. Si vous y réfléchissez honnêtement, vous vous rendez rapidement compte du peu de gravité de toute cette histoire... Quand vous pourrez regarder tout ça d'un peu haut... Sans vouloir vous faire la morale, est-ce que, dans l'existence, les valeurs spirituelles ne comptent pas plus que toutes les autres ? Objectivement parlant, le côté physique est si peu important... Vous ne trouvez pas ?

ESTHER, *avec gravité.* — Objectivement parlant... Si... *(Se levant et donnant virtuellement congé :)* C'est très gentil à vous de n'avoir donné votre avis. Je vous en remercie.

PHILIPPE. — Il n'y a pas de quoi. Je suis heureux que vous ne m'ayiez pas fichu dehors avec perte et fracas. Page m'a tout raconté. Ça m'a passionné, parce qu'une histoire comme la vôtre éclaire, en partie, la nature humaine...

ESTHER. — Elle doit, en effet, être très instructive.

PHILIPPE. — Je vais prendre sa valise maintenant ?

ESTHER. — Elle est là, derrière la porte. *(Philippe disparaît dans la chambre et réapparaît avec la valise.)* Freddy vous a-t-il demandé de la lui rapporter à la gare ou à l'*Ange Bleu* ?

PHILIPPE. — A l'*Ange*... *(Il s'arrête brusquement. Silence.)* Enfin là où il est.

ESTHER. — Voudriez-vous être assez aimable pour remettre cette valise à sa place et vous en aller.

PHILIPPE. — C'est impossible, je lui ai promis de la lui rapporter.

Il se dirige vers la porte. Esther y arrive avant lui et la ferme à clef. Elle met la clef dans sa poche. Elle va vers le téléphone et cherche un numéro dans l'annuaire.

ESTHER. — Désolée d'être aussi brutale, mais il est indispensable que vous restiez ici encore quelques instants. *(Elle commence à faire le numéro.)* Ce ne sera pas long. Il reste un peu de champagne dans la bouteille... Si vous aimez ça...

PHILIPPE, *avec raideur.* — Non, merci.

Il se dirige vers la porte avec sa clef.

ESTHER. — Inutile... nos serrures sont différentes...

PHILIPPE, *furieux.* — Vraiment...

ESTHER. — Asseyez-vous. Je vais vous donner une chance unique de parfaire votre documentation sur la nature humaine. *(Au téléphone :)* Allô ! L'*Ange bleu* ?.. Est-ce que M. Page est là ?... M. Page... Il est là ? De la part de Mme Jackson. Non, Jackson... oui. *(A Philippe :)* Il y a un bruit infernal là-bas. *(Au téléphone :)* Allô, chéri ! c'est Esther. Ne raccroche pas. Je te promets de ne pas faire de scène. Je promets, je jure. Je voulais seulement savoir où en étaient tes projets d'Amérique... ta situation... Tu as été à ton rendez-vous ? Ah oui ? bien... je comprends... Bravo... Quand pars-tu ?.. Si vite que ça ? Oh, Freddy... non... je suis seulement navrée de t'entendre me l'annoncer comme ça... Dis-moi, ton commissionnaire est ici, mais il n'emporte pas la moitié de ce dont tu as besoin pour trois jours... Où vas-tu aller jusqu'à ton départ ? Bon, bon... ne me le dis pas si çà t'ennuie... Je voulais seulement savoir si tu restais en ville ou si tu allais à la campagne ? Attends, laisse-moi réfléchir... Ton pantalon de flanelle est dans la valise, tu n'as donc besoin que de ta veste de sport... Très bien... Qu'est-ce que je dois faire du reste de tes affaires ?... Ah ! quand l'as-tu mise à la poste ?... Je la recevrai demain matin... à la consigne de Charing Cross ? Bien... entendu... ça sera fait... Ecoute, Freddy, je voudrais te demander une dernière concession... Viens prendre ta valise toi-même... pour me dire adieu, c'est tout... Mais non, ça ne fera aucun drame... Sûrement pas, je te promets que non, je te le jure, je te donne ma parole d'honneur que je n'essayerai pas de te faire rester si tu n'en as pas envie... Viens seulement prendre ta valise et tu partiras aussitôt. Je voudrais te voir une dernière fois, c'est tout, Freddy. Crois-moi, fais-moi confiance... Ne raccroche pas... ne rac...

Elle repose le récepteur, hésite un moment comme si elle allait rappeler, puis décide de s'abstenir. Elle va vers la porte et l'ouvre.

PHILIPPE, *hésitant.* — Vous n'avez pas parlé d'une veste de sport ?

ESTHER. — Peut-être... Ah ! Elle est pendue à côté.

Philippe va dans la chambre en portant la valise. Esther restée seule se dirige vers la cheminée. Elle contemple le foyer du gaz. Philippe réapparaît, portant la veste.

PHILIPPE. — Alors, bonsoir, madame.

ESTHER. — Bonsoir. Ah, à propos, votre femme s'inquiétait de vous. Peut-être feriez-vous bien d'entrer chez vous et de la rassurer avant de ressortir.

PHILIPPE. — Entendu. *(Sérieusement :)* Vous croyez que vous pouvez rester toute seule ? Je veux dire... vous ne songez pas à faire une nouvelle bêtise ? Vous devez avoir compris la leçon d'hier !

ESTHER. — Oui, j'ai compris la leçon...

PHILIPPE. — Je suis absolument consterné, vraiment consterné...

ESTHER. — Merci.

PHILIPPE. — Il aurait tout de même dû venir chercher ses affaires lui-même.

ESTHER. — C'est bien mon avis.

PHILIPPE. — Je comprenais à la rigueur qu'il n'ait pas osé courir le risque d'avoir à résister à vos supplications... Mais, puisque vous lui donniez votre parole d'honneur...

ESTHER. — Pour compléter votre appréciation des valeurs spirituelles, je vais vous avouer, cher monsieur, que je n'avais pas la moindre intention de tenir ma parole d'honneur. Si Freddy était venu ici, ce soir, je l'aurais forcé à rester. Il le savait fort bien et c'est pourquoi il n'est pas venu. *(Philippe, très choqué, la regarde. Esther ouvre la porte.)* Vous avez exactement l'expression que mon pasteur de père aurait eue si je lui avais dit la même chose. Lui aussi croyait aux valeurs spirituelles et au peu d'importance du « côté physique ». *(Silence.)* Allez porter cette valise à Freddy. Avez-vous assez d'argent pour le taxi ?

PHILIPPE. — Oui, merci *(De la porte :)* Puis-je... avez-vous un message pour Page ?

ESTHER, *tranquillement.* — Oui, transmettez-lui mon meilleur sentiment.

Philippe sort. Esther ferme la porte au verrou derrière lui, puis ferme les rideaux de la fenêtre, et va vers son sac pour y chercher une pièce de monnaie. Comme elle n'en trouve pas, elle cherche sur la table où elle trouve le jeton lancé par Freddy. Elle le met dans le compteur à gaz qui est dans la cuisine, mais en vue du public. Elle met une couverture en manière de bourrelet devant la porte palière. Elle sort le tube d'aspirine de la corbeille à papiers et le rejette après avoir constaté qu'il est vide. Puis elle sort de sa poche les comprimés donnés par Miller et se prépare un grand verre d'eau. Elle fait tout ça avec le plus grand calme. Au moment où elle va avaler les comprimés, on frappe à la porte. Elle répond avec impatience.

SCENE V

ESTHER, MILLER.

ESTHER. — Qu'est-ce que c'est ?

MILLER, *à la cantonade.* — C'est Miller.

ESTHER. — Vous désirez quelque chose ? J'allais me coucher...

MILLER, *à la cantonade.* — Je voudrais vous voir.

ESTHER. — Ça peut sûrement attendre jusqu'à demain. Non ?

MILLER. — Non. *(Elle va impatiemment jusqu'à la porte et enlève la couverture, la jette sur le sofa. La couverture tombe par terre. Elle ouvre la porte. Miller entre, en montrant le verrou.)* Décidée à ne plus être dérangée ce soir ?

ESTHER. — J'ai l'habitude de fermer ma porte pour la nuit.

MILLER. — C'est une chance que vous n'ayez pas fermé le verrou hier soir...

ESTHER, *montrant son verre et les comprimés.* — J'allais justement prendre vos comprimés.

MILLER. — Je vois.

ESTHER. — Docteur, croyez-vous qu'ils soient assez forts ? Ne pourriez-vous m'en donner deux ou trois autres pour le cas où ceux-ci n'agiraient pas suffisamment ? *(Miller, sans répliquer, ramasse la couverture par terre et la pose sur le sofa. Puis il regarde Esther, puis le foyer à gaz et du bout du pied tourne le robinet d'arrêt. On entend alors le petit chuintement du gaz qui sort du tuyau).* ...Je vous ai demandé si vous pouviez me...

MILLER. — J'ai entendu. La réponse est : non.

ESTHER. — Pourquoi, non ?

MILLER. — Parce que j'ai déjà eu personnellement assez d'ennuis avec la police pour ne pas risquer, maintenant, d'être accusé d'avoir aidé une malade à se suicider.

ESTHER. — Monsieur Miller, est-ce que votre imagination ne vous entraîne pas un peu trop loin ?

MILLER. — Non, madame, et vous allez me rendre les comprimés que je vous ai donnés.

ESTHER. — Pourquoi ?

MILLER. — Quand vous mettez une couverture devant votre porte, éteignez donc d'abord vos lumières.

ESTHER, *fébrilement.* — Pourquoi m'espionnez-vous ? Vous ne pouvez pas me laisser tranquille ?

MILLER. — Ecoutez-moi : Je n'ai pas à décider pour vous si vous devez vivre ou mourir. Ce choix vous appartient et vous êtes assez courageuse pour le faire...

ESTHER, *avec un cri de désespoir.* — Courageuse !...

MILLER. — Oui. Il faut beaucoup de courage pour se condamner à mort. Beaucoup de suicidés meurent pour s'évader. Vous, vous voulez mourir parce que vous ne vous trouvez pas digne de vivre. Je me trompe ?

ESTHER. — Comment savoir ? Depuis ce soir, je sais que je ne pourrai plus jamais me regarder en face, ni supporter ma vie.

MILLER. — Comme si c'était difficile... On y arrive très bien, vous verrez...

ESTHER. — Comment vivre sans espoir ?

MILLER. — Très facilement... Vivre sans espoir, c'est aussi vivre sans désespoir.

ESTHER. — Des mots...

MILLER. — Les mots peuvent aider, si l'esprit parvient à s'y accrocher. *(Il la fait pivoter vers lui pour la regarder en face,*

rement.) Votre Freddy vous a quittée. Il reviendra jamais plus, jamais, jamais...

A chaque mot, elle sursaute comme si elle était physiquement blessée.

ESTHER, *sauvagement.* — Je le sais, je le s très bien. C'est pourquoi je ne peux plus pporter ma vie.

MILLER. — Mais si. Ce mot « jamais » il it entrer dans votre cerveau. Alors vous urrez à nouveau supporter votre vie. Il it se placer au delà de l'espoir. C'est la ule chance.

ESTHER. — Qu'y a-t-il au delà de l'espoir ?

MILLER. — La vie. C'est vrai. Vous devez croire. Parce que moi, je le sais.

ESTHER. — Vous avez une conception bien rétienne du monde.

MILLER. — Non. Je sais seulement par expé- nce combien on oublie vite les épreuves. is voilà, il faut un grand courage pour les ronter. Après, tout s'ordonne très facilement on arrive même à se demander quel goût ait le désespoir.

ESTHER, *se met à pleurer, puis lève la tête rs Miller.* — Vous dites ça parce que vous ez encore un but dans l'existence...

MILLER. — Lequel ?

ESTHER. — Votre travail à cet hôpital...

MILLER. — Pour moi, le seul but de ma vie, st de vivre. Mon travail à l'hôpital n'est une aide pour y parvenir, une sorte de rtemanteau auquel s'accrocher soi-même. st tout. Si vous regardez bien autour de us, vous trouverez sans nul doute une aide ce genre...

ESTHER. — Laquelle ?

MILLER. — N'avez-vous pas aussi un travail?

Il fait un geste vers les toiles.

ESTHER. — Oh, ça ! *(Avec lassitude :)* Il n'y ien à tirer pour moi de côté-là...

MILLER, *montrant des toiles les unes après autres pour finir par la dernière.* — Peut- e pas de côté-ci, ni de celui-ci, mais de ce é-là. Je ne suis pas expert en peinture, mais l'impression qu'il y a du talent dans cette le... une étincelle qui, avec un peu d'entre- n, pourrait devenir une petite flamme. Pas grand brasier capable d'illuminer le nde... Je n'ai pas dit ça, mais le monde est ez sombre pour qu'une petite flamme y soit bienvenue. *(Il lui tend un verre d'eau elle boit, puis il se retourne vers la toile.)* voudrais vous acheter cette toile. *(Esther arde la peinture, puis va la décrocher et la tend.)* Combien ?

ESTHER. — Je vous la donne.

Miller secoue la tête, souriant, sort son portefeuille et en tire un billet de dix livres. Esther fait mine de refuser. Miller pose le billet sur la table.

MILLER. — Voilà. Je pose ce billet sur la table. C'est tout ce que je peux me permettre de payer. Ça n'a aucun rapport avec la valeur du tableau. Si vous êtes décidée à ne pas le vendre, mettez le billet dans une enveloppe à mon nom. Je comprendrai, tout en le regrettant. Bonsoir, madame.

ESTHER. — Bonsoir, docteur.

MILLER. — Pas « docteur » s'il vous plaît...

ESTHER. — Bonsoir... mon ami.

MILLER. — J'aimerais que vous pensiez sincèrement ce que vous venez de dire.

ESTHER. — Pourquoi ?

MILLER. — Peut-être ai-je autant besoin d'amitié que vous...

ESTHER. — Je pense presque toujours ce que je dis.

MILLER, *tranquillement.* — Eh bien, j'aurai la preuve de votre sincérité demain matin...

ESTHER. — Me demandez-vous de choisir en fonction de vous ?

MILLER, *souriant.* — Pourquoi pas ? N'ai-je pas le droit d'être triste à l'idée de perdre une nouvelle amie ? Surtout quand il s'agit d'une personne que j'aime et que je respecte...

ESTHER, *amère.* — Vous me respectez ?

MILLER. — Oui...

ESTHER. — De grâce. Ne soyez pas trop gentil avec moi.

MILLER, *la prenant par les épaules.* — Ecoutez-moi. Vous juger vous-même telle que le monde extérieur vous voit est sans doute courageux, mais sûrement absurde. Pourquoi accepteriez-vous sans appel d'être cataloguée comme neurasthénique, névrosée et méprisable ? Quel droit les gens ont-ils de vous accabler ? Pour le faire à bon escient, il faudrait qu'ils fussent susceptibles de sentir ce que vous sentez... Or pas un sur mille n'en est capable... Vous seule pouvez mesurer l'inégalité du combat mené entre votre propre volonté et les forces adverses...

ESTHER. — Si vous pouviez me découvrir une circonstance atténuante, une seule petite raison de me respecter moi-même...

MILLER. — Il me semble que je pourrais vous y aider, mais...

La porte est brusquement ouverte et Freddy apparaît sur le seuil.

SCENE VI

ESTHER, MILLER, FREDDY ;
puis ESTHER, FREDDY ;
puis ESTHER *seule.*

FREDDY. — Bonsoir, Esther.

ESTHER. — Bonsoir, Freddy.

MILLER, *à Esther.* — Mais vous seule pouvez la découvrir.

Il lui prend la main, passe devant Freddy sans rien dire et sort. Silence.

FREDDY. — J'arrive mal à propos ?

ESTHER. — Pas du tout.

FREDDY. — Il paraît brave type, ce Miller !

ESTHER. — Oui, très sympathique. Tu es venu chercher ta valise ?

FREDDY. — Oui.

ESTHER. — Welsch l'a emportée.

FREDDY. — Ah bon ! Il la laissera à l'*Ange Bleu*. Je la trouverai là-bas...

ESTHER. — Entre, Freddy. Ne reste pas dehors. *(Freddy entre.)* Comment te sens-tu maintenant ?

FREDDY. — Très bien.

ESTHER. — Je te remercie d'être venu.

FREDDY. — Je n'aurais pas dû t'envoyer ce garçon... C'était mufle !

ESTHER. — Tu as dîné ?

FREDDY. — Mangé un morceau au *Belvédère*... Et toi ?

ESTHER. — Oh, moi ! Je prendrai quelque chose plus tard. *(Silence pendant lequel Freddy la regarde avec appréhension.)* Quand pars-tu pour Rio ?

FREDDY. — Je te l'ai dit : mardi.

ESTHER. — Ah oui ! C'est vrai. Par bateau ?

FREDDY. — Non, par avion.

ESTHER. — Bien sûr. Via les Açores ?

FREDDY. — Non, Dakar et Natal... A propos, pour le loyer, tu peux vendre mes clubs de golf. Ils iront bien chercher dans les vingt à trente livres. Ça payera la mère Elton et une ou deux bricoles.

ESTHER. — Tu n'en auras pas besoin là-bas ?

FREDDY. — J'en trouverai d'autres.

ESTHER. — J'emballerai tes affaires cette nuit et je les porterai demain matin à la consigne de la gare.

FREDDY. — Ça n'a rien de pressé. *(Silence.)* Qu'est-ce que tu vas faire, Esther ?

ESTHER. — Je ne sais pas encore, Freddy. Je crois que je vais rester ici quelque temps...

FREDDY. — J'ai laissé un mot à Willy. Il va probablement venir te voir.

ESTHER. — Il est déjà venu...

FREDDY. — Ah ! Est-ce que tu vas... ?

ESTHER. — Non.

FREDDY. — Je le regrette.

ESTHER. — N'aie pas de regrets. Ça n'aurait pas marché.

FREDDY. — Tu crois ? Mais je n'en étais pas sûr. Tu vas continuer à peindre, j'espère...

ESTHER. — Oui, probablement. Je pen même aller travailler dans une académie tout recommencer depuis le début.

FREDDY. — Bonne idée. Il n'est jamais tr tard pour bien faire. C'est comme ça qu' dit ?

ESTHER. — Oui. C'est comme ça.

Long silence. Freddy semble attend qu'Esther dise quelque chose, mais e reste immobile et ne dit rien.

FREDDY. — Alors...

ESTHER, *avec une voix très claire.* — Adie Freddy.

FREDDY, *murmurant.* — Adieu, Esther. *(se dirige vers la porte. Esther reste toujou immobile. Au moment de franchir le seu Freddy se retourne, attendant visibleme qu'Esther dise quelque chose. Elle res impassible. Soudainement il revient vers elle* Merci pour tout.

ESTHER. — Merci à toi aussi.

Il l'embrasse. Elle accepte le baiser sa le lui rendre.

FREDDY. — Tu vas beaucoup me manque Esther.

Après un court moment, il la lâche, vers la porte et se retourne avec air timide et désorienté.

ESTHER, *fortement et clairement.* — Adie Freddy !

Freddy la regarde, étonné, se retourn sort et ferme la porte. Esther res rigide avec une figure dénuée d'expre sion. Puis elle va vers la cuisine. A passage, elle enfouit sa tête da l'imperméable pendu à la porte reste quelques secondes dans cet position en sanglotant. Elle éteint lumière centrale et laisse une seu lampe allumée. Puis elle va vers cheminée, tourne le robinet du gaz allume le foyer. Elle reste un mome devant le feu, à se chauffer et à le r garder pendant que tombe le

RIDEAU

Freddie Esther

Anne Esther M^me^ Elton

ESTHER. — *Freddie, comment peux-tu être si cruel ?* (ACTE II, SCÈNE VII.)

ESTHER. — *Où avez-vous rencontré M. Page ?* (ACTE III, SCÈNE I.)

M^me^ ELTON. — *Si j'étais vous, je ne me servirais plus de cet instrument-là ce soir.* (ACTE III, SCÈNE II.)

ESTHER. — *Voyez-vous, Willy, je ne suis plus du tout la même personne.* (ACTE III, SCÈNE III.)

ESTHER. — *Je vous la donne.* (ACTE III, SCÈNE V.)

(Photographies Lipnitzki)

Esther M^me^ Elton

Esther Collyer

Esther Miller

"BONNE FÊTE, ESTHER..."

DEVANT LA CRITIQUE

Mme Constance Coline a dressé là une excellente adaptation de la bonne petite comédie dramatique de Terence Rattigan (heureux auteur de *L'Ecurie Watson*).

Cela commence par un fait divers : une jeune femme qui se suicide dans une chambre meublée. La logeuse et deux autres locataires surviennent à point nommé pour empêcher cette jeune femme de mourir. Elle avait ses raisons pour vouloir quitter la vie. Nous allons les apprendre.

C'est « l'histoire d'un antagonisme social ».

C'est le drame, assez banal au fond, d'une femme, jeune, ai-je dit, qui avait beaucoup à donner. Elle a épousé, un jour, un garçon sérieux, plutôt grave même, un homme droit, sonde, avec lequel elle était assortie intellectuellement et socialement ; bref, il a toutes sortes de qualités morales. Il croyait aimer sa femme. Elle croyait peut-être aussi l'aimer. Mais il était un être aimant. Un modéré. Elle, une amoureuse. Une passionnée. Un autre jour, elle est tombée sur un jeune type, aviateur, pilote d'essais, un rescapé de la guerre. Un héros en disponibilité. Mais, la paix revenue, les héros demeurent désorientés. Celui-ci avait besoin de tendresse, d'amour. Il réclamait que quelqu'un donnât un sens à sa vie. A la vie. Sa peau était fraîche. Lui, un peu fou. La femme croit à la fatalité de certaines rencontres. Elle s'imagine qu'elle et ce jeune homme amoureux étaient, de toute éternité, destinés à se rencontrer. Que, depuis toujours, ils venaient l'un vers l'autre du fond de l'horizon. Elle quitte son procureur de mari et suit l'aviateur.

La pièce commence là. Elle se déroule dans un meublé assez sordide. L'on peut deviner la suite. Le héros en disponibilité est devenu plus ou moins chômeur: Il boit. Sa compagne lui est infiniment supérieure à tous égards .Elle le juge. Et pourtant elle lui reste désespérément attachée. De toutes les manières.

L'événement qui a déterminé la crise est peut-être minime en soi, comme dans tous les drames. Cet événement, le titre l'exprime *Bonne Fête, Esther*. C'était l'anniversaire d'Esther. Et son triste amant, son pauvre bougre d'amant, pas méchant au fond, a oublié de rentrer. Il a aussi oublié l'anniversaire. Il a oublié la date. Il a tout oublié.

La goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Esther n'en peut plus. Elle ne reproche pas à son inconséquent phénomène d'être comme il est. Mais elle sait, hélas ! qu'il ne peut cesser d'être ce qu'il est.

Elle a donc essayé d'en finir. Pas avec lui. Avec la vie. Il rentre dans l'appartement, s'effondre, s'enivre, reste accablé. Il sait, il sent qu'il ne sera jamais à la hauteur. Il sent, il sait que, pour se sauver tous deux, ils doivent renoncer l'un à l'autre. Ils ne peuvent que se torturer s'ils s'obstinent à demeurer ensemble. Il décide de s'en aller. En somme, il la rend à son mari. Et il se sauve. Il n'est pas fait, lui non plus, pour vivre un grand amour.

Esther en mourra-t-elle ? C'est tout le problème. Pièce bien nouée, bien composée, bien menée. Mal jouée, cela ferait un mélo. Bien jouée, c'est une heure et demie de théâtre très possible. Variété de ton ; émotion : juste assez. Prétexte valable à une interprétation nuancée.

JEAN-JACQUES GAUTHIER,
dans *Le Figaro*.

Le titre anglais de *Bonne Fête, Esther* — que le Théâtre Gramont vient de mettre à son affiche dans une adaptation de Mme Constance Coline — signifie exactement, si je ne me trompe : *La mer d'un bleu profond*. Titre assurément énigmatique, car il n'est point question dans la pièce de M. Terence Rattigan de mer, ni de profondeur. Le titre français a au moins le mérite de nous livrer, sans complication, le point de départ d'une aimable comédie dramatique qui, admirablement jouée, devrait, me semble-t-il, plaire à Paris comme elle a plu à Londres.

J'ai dit : aimable. Peut-ê n'est-ce pas le mot qui co vient ? Ce n'est pas avec lé reté que M. Terence Rattig a traité son sujet, c'est av la retenue britannique, avec grand souci de décence. Ses p sonnages sont aux prises av le désir physique, avec le dés poir, avec la mort, mais gardent une extrême modé tion dans l'expression. Ils so économes de mots, de gestes de larmes. Un auteur franç aurait probablement vou montrer les mêmes personn ges dans un déchaîneme emphatique, dans des furet bernsteiniennes. Le partena masculin aurait dit à la par naire féminine : « J'ai envie toi, s... ! », et la partena féminine aurait répondu da un souffle : « Oui, oui, fais-m mal ! ». L'extrémité du aurait été visible dans le fo de la scène, à travers l'ouv ture de la porte. Le mari et femme de M. Terence Rattig gardent le ton de la bon compagnie — le mari, la fe me, et même l'amant, bien q ce dernier boive sec et pa l'argot des aviateurs.

Cette retenue du ton paraît une des qualités louab de la pièce.

THIERRY MAULNIER,
dans *Combat*.

N'HÉSITEZ pas à aller vo cette Esther dont oublie de souhaiter fête. Elle s'appelle Madelei Robinson. Depuis son film, *Garçon Sauvage*, on savait très grande comédienne qu'e était. Cette fois, elle se su passe. Elle est bouleversante.

Et comme toutes les grand artistes, elle électrise ses pa tenaires : Lucien Nat, Géra Sety, Marcel Raine, mais surto une révélation, le nouve Daniel Gelin, le jeune prem capable de jouer une scè d'ivresse sans faire sourire, d'émouvoir si fort les sp tateurs à sa sortie du derni acte qu'ils en oublient l'applaudir, le cœur trop ser

Ce jeune premier s'appe Philippe Nicaud.

FRÉDÉRIC PERRET,
dans *Dimanche-Mat*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDA

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1er trimestre 1954